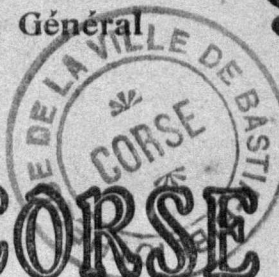


M. G. F. 123

N° 25. — Janvier-Février 1924

CINQUIÈME ANNÉE

Subvention du Conseil Général



REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

SOMMAIRE :

VILLAT (Louis).....	<i>L'Etablissement des Français en Corse, (1768-1789) par Marius Peyre (I).....</i>	1
GRASSI (Alexandre).....	<i>La prise de Capraja, (III fin).</i>	7
CLAVEL (Auguste)	Xavier Poli (avec portrait) ...	12
FRANCESCHINI (Emile)....	<i>Un ami de la Corse en 1819, Réalier Dumas (II)</i>	18
SERVIÈRE (Jean de).....	<i>La Société Populaire de Calvi (1793).....</i>	23
GIUSTINIANI (Antonio)....	<i>Les Chants de la Corse, par Paul Cadiou.....</i>	26
CARABIN (Joseph).....	<i>Le Jour de l'An d'un Vagabond, par Albert Glatigny.</i>	28

LA CORSE MODERNE. — *Études économiques : Répartition de la population (avec carte). Assainissement de la Côte orientale (II) Nouvelles bibliographiques : L'Annuaire Corsu. L'agenda du P. L. M. L'almanach de A Muvra. L'île parfumée. Le développement de la Presse Corse. Questions Corses et réponses. Causerie. J'aime du Matin (poésie). Trois Revues en une seule. etc. pages 1 à 8.*

LA CORSE TOURISTIQUE. — *En Corse, par ARDOUIN-DUMAZET. Les régions touristiques (avec carte) par L. VILLAT (I). — Souvenirs de Corse par P. CHAUVET (I), etc. pages 9 à 16.*

DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IX^e ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

DÉPOSÉ CONFORMÉMENT A LA LOI — TOUTS DROITS RÉSERVÉS

Publication honorée d'une subvention du Conseil Général

Le Conseil général de la Corse, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de la *Revue de la Corse*, a voulu soutenir et encourager cette publication essentiellement régionaliste en lui votant une subvention. La *Revue* dont la *Cinquième année* atteste la persévérance, augmentée de *La Corse Moderne* qui montre ses améliorations successives, et de *La Corse touristique*, ajoutée sans augmentation de prix, n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé et l'avenir de notre beau département insulaire.

UN AN : France : 10 fr. ; Etranger : 12 fr. ; le numéro : 2 francs.

Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Livraisons de la première année avec les tables (sans le n° 2 épuisé). 6 fr.

Livraisons de la seconde année avec les tables (sans le n° 7 épuisé). 8 fr.

Livraisons de la troisième ou quatrième année avec les tables.... 10 fr.

Titres et couverture forte appropriés pour chaque année..... 2 fr.

Brochage facultatif de la 3^e ou 4^e année, y compris les titres et couvertures appropriés. Supplément..... 3 fr.

Nota. — Les 1^{re} et 2^e année ne peuvent être fournies complètes que dans la proportion où il nous rentre des n° 2 et 7 épuisés.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris, 211, 44, par mandat, avec talon pour la correspondance. (Seuls frais 0,25 cent. quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de un franc 50 cent. pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. AMBROSI-R. (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse, Secrétaire de la Société des Sciences.

ARRIGHI (Paul), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure ; Professeur Agrégé au Lycée Français de Rome. Directeur de l'Annu Corsu.

BLANCHARD (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'Institut de Géographie Alpine.

BUSQUET (Jacques), Docteur en Droit, auteur d'études juridiques corses.

CARCOPINO (Jérôme), Directeur de l'Ecole Française de Rome.

CASTELNAU (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.

CHUQUET (Arthur), Membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

CHAUVET (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.

COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages sur la Corse.

DE MARI (D. P.), Auteur d'études sur la Corse.

ENLART (Camille), Directeur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro.

FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.

GRAZIANI (Paul), Elève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse.

R. P. Dom. MARINI (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.

MARCAGGI (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.

MAURY (Ernest), Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.

NATALI (J.-B.), Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.

PAGANELLI (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.

PICCIONI (Camille), Ministre plénipotentiaire, auteur d'études hist. sur la Corse.

SANTELLI (César), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.

SANTONI (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.

SERGEANT (Edmond), Docteur, Directeur de l'Institut-Pasteur d'Algérie.

VILLAT (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse.

Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Besançon.

Les opinions émises dans les articles sont personnelles à leurs auteurs

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

LA CORSE DANS LES PÉRIODIQUES

L'Établissement des Français en Corse (1768-1789)

par M. Marius PEYRE. (1)

✱

L'histoire de l'établissement des Français en Corse constituerait-elle un domaine réservé aux historiens continentaux ? En fait les historiens corses ont longtemps considéré les événements postérieurs à Ponte-Novo comme indignes de retenir leur attention et ce sont, d'autre part, les travaux des Le Glay (2) des Letteron (3) et des Driault (4) qui ont peu à peu, débrouillé les origines de la politique française en Corse et les étapes de l'annexion. Quant à la campagne de 1768-1769, elle a été l'objet des études de Baguenault de Puchesse et du général Canonge, qui retrouvèrent aux Archives de la Guerre et à celles du château de Vaux de précieux documents non encore utilisés (5). Voici maintenant que paraissent, sur la campagne elle-même et sur l'administration française jusqu'en 1789, de fort intéressants articles de M. Marius Peyre, aujourd'hui professeur au Lycée de Dijon. Au cours d'un séjour de six mois fait à Ajaccio il y a quinze ans en 1909, il avait rapidement parcouru aux Archives départementales d'Ajaccio les 572 liasses de la série G française (6). A cette source essentielle se sont ajoutés quel-

(1) *Revue des questions historiques*, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre 1923 (p. 38-61 et 297-334) ; *Revue des études Napoléoniennes* (nov.-déc. 1923, p. 162-179).

(2) Le Glay, *Théodore de Neuhoﬀ, roi de Corse* (Paris et Monaco, 1907, in-8, XII-448 p.) ; — *Histoire de la conquête de la Corse par les Français : la Corse pendant la guerre de la succession d'Autriche* (Paris et Monaco, 1912, in-8, XI-267 p.).

(3) Abbé L. Letteron, *Correspondance des agents de France à Gènes* (2 vol. 1901 et 1913) ; *Mission de M. de Cursay*, (1905), etc. (dans le Bulletin de la Société des Sciences hist. de la Corse, *passim*.)

(4) Ed. Driault, *Recueil des Instructions données aux ambassadeurs de France à Gènes* (Alcan 1912). Cf L. Villat, *La question corse au XVIII^e siècle* (dans le Bull. de la Soc. des sciences hist. de la Corse, 1912, p. 337-371)

(5) Baguenault de Puchesse, *La conquête de la Corse* (*Revue des quest. hist.* 1^{er} juillet 1880, p. 157-213) — Général Canonge, *La Campagne de 1769 en Corse et le maréchal de Vaux* (Le Carnet, avril et mai 1905).

(6) Sur l'organisation des Archives dép. de la Corse et les divisions de la série C. cf L. Villat, *Chronique de Corse* (dans les Ann. du Midi, 33^e année, 1921, p. 220 et suiv.)

ques textes contemporains déjà publiés (les *Lettres de Paoli* et l'*Istoria* de Cambiagi, les *Osservazioni* de Rossi, la relation de Lenchères et les Mémoires de Petriconi, le *Voyage* de l'abbé Gaudin, la *Storia* de Renucci et les *Recherches* de Robiquet) et aussi les procès-verbaux des États de Corse que M. Peyre ne cite nulle part mais auxquels il n'a pas pu se dispenser de recourir. Sur un point particulier — la souveraineté pontificale et l'indult de 1770 — il put récemment compléter aux Archives de la Guerre une documentation déjà fort étendue dont nous avons pu, grâce à la parfaite obligeance de notre collègue, connaître en manuscrit les résultats essentiels (1).

Ils sont parfois très neufs et leur exposé en est fort agréablement présenté. Mais M. Peyre ne nous en voudra pas de lui signaler tout de suite quelques taches insignifiantes, quelques erreurs sans gravité. Il semble tout d'abord qu'il y ait un certain flottement dans l'orthographe des noms corses, ce qui tient à une connaissance imparfaite, sinon à une ignorance complète de la langue du pays. Il nous importe peu qu'il écrive *Pontenuovo*, à la mode italienne, au lieu de *Pontenovo*, qui est le mot corse ; et il est certain d'autre part, que *Propiano* est une faute d'impression (2). Mais il est inutile d'écrire avec un y le nom de *Gaffori* ou de le transformer en *Giaffori*. Il est fâcheux de représenter les prénoms d'Abbatucci par les initiales G. P. (il s'appelait Jacques-Pierre et la forme G [iacomo] ne se comprend pas dans cette étude puisque les prénoms y sont ailleurs francisés : Mathieu Buttafoco, etc.) Il est inadmissible de confondre Mgr *Stéfanini*, évêque de Sagone et député à la Cour par les États de 1770, avec un des nombreux *Stefani* qui se peuvent rencontrer en Corse. — Au surplus il y a quelques erreurs dans les faits, dans les dates et dans les appréciations. Nous avons retrouvé le vieux cliché de la Corse « vendue » aux Français, dont les meilleurs et les plus récents ouvrages ne sont pas encore débarrassés (3). M. Peyre donne au traité de Compiègne une date plus tardive (13 août 1764) que celle à laquelle il fut en réalité signé par Choiseul (6 août), confondant ainsi la ratification du traité avec le traité lui-même. Il se perd un peu dans la chronologie, d'ailleurs fort embrouillée, des intendants : en donnant l'année 1769 comme point de départ des fonctions confiées à

(1) M. Peyre renvoie fort aimablement à ma thèse (sous presse) les lecteurs de la *Revue des questions historiques* (au lieu de L. Villot, lire L. Villat).

(2) De même parmi les noms français : au lieu de d'Arguillon lire d'Aiguillon.

(3) Est-il bien exact d'écrire que Gênes, souveraine de la Corse, avait la propriété absolue de sa « colonie » ?

Chardon, il néglige la première commission qui est antérieure même au traité de Versailles (10 mai 1768) ; en les prolongeant jusqu'en 1773, il méconnaît la nature des rapports que le premier intendant de Corse eut avec Marbeuf et il diminue le rôle de Colla de Pradine qui était en Corse depuis 1771. D'autre part il écrit, à quelques pages d'intervalle, que Chardon fut « nommé *en 1769*... premier président du Conseil Supérieur de Corse » et que « *dès le 24 décembre 1768*, de Vaux installait solennellement à Bastia le Conseil Supérieur » : en réalité la commission de « président du Conseil Supérieur de l'Isle de Corse pour M. Chardon » fut signée à Versailles le 8 juillet 1768. Il faut augmenter d'une unité le nombre des couvents en Corse : 29 de Franciscains, 13 de Réformés, 18 de Capucins, 6 de Servites, 2 de Dominicains, 2 (et non 1) de Chartreux, 1 de Missionnaires, — en tout 71. Il semble bien qu'en insistant sur le rôle « bienfaisant » que les Etats de Languedoc devaient à leur ancienneté et à leurs longs services et en ajoutant qu'il n'en était pas de même pour la Corse, M. Peyre méconnaît la valeur et l'utilité des débats qui, par huit fois et pendant de longues séances, se sont poursuivis à Bastia en apportant aux commissaires du roi la précieuse et effective collaboration de la province elle-même.

Quelques-uns lui reprocheront peut-être d'avoir tracé de Paoli un portrait sans indulgence : un ambitieux qui tenta au dernier moment des'accommoder avec les Génois parce qu'il se rendait compte « que l'emprise française aboutirait fatalement à la ruine de son influence » ; un homme d'Etat dont « les préférences avouées allaient à la grande Bretagne » et qui le prouva ouvertement en 1793 ; un chef d'armée aussi médiocre qu'il était habile organisateur. Mais il n'est pas bien sûr que M. Peyre n'ait pas raison et, dans le fouillis des opinions contradictoires qui peuvent être formulées sur celui dont les Corses ont fait, en raison des circonstances, un héros national, nous attendons le livre de critique sereine et de haute impartialité que nul encore n'a été capable d'écrire. (1) En tout cas, s'il convient de rejeter l'image, un moment suggérée, d'un Paoli haranguant en pleurant la Consulte de Corte, nous ne pouvons qu'applaudir au geste du « glorieux vainqueur des Génois » qui, ne pouvant « abdiquer sans trahison », dirigea « fièrement » la résistance de son peuple.

Car il y a dans ces trois articles un évident effort de justice et d'équité et, si parfois les références sont bien imprécises cela tient à l'éloignement dans le temps et dans l'espace

(1) Notre collaborateur et ami, M. Paul Graziani, le très distingué conservateur des Archives départementales, doit consacrer sa thèse de doctorat à P. Paoli.

où, depuis 1909, M. Peyre se trouvait des documents d'archives et des textes consultés (3), et il n'y en a aucune qui ne vienne fort opportunément à l'appui d'un fait ou d'un jugement.

Si le plan semble manquer de rigueur, n'accusons que la nécessité de répartir entre plusieurs revues ce qui n'avait d'abord formé qu'une seule étude, solidement construite. La *Revue des Questions historiques* et la *Revue des Etudes Napoléoniennes* lui ayant été simultanément hospitalières, M. Peyre a donné à la première une étude d'ensemble sur le traité, la conquête et l'administration de Marbeuf ; mais il en a détaché tout ce qui concerne l'organisation économique pour en confier l'impression à la *Revue des Etudes Napoléoniennes*. De là d'inévitables redites et, si nous envisageons séparément un de ces articles, d'évidentes lacunes. Reconstituons, pour être juste, l'harmonieuse unité du plan originel et, rapprochant ces *membra disjecta* dans une même analyse, remercions M. Peyre d'avoir été à même de faire connaître à un plus grand nombre de lecteurs l'exact récit des événements par lesquels la Corse est devenue française.

Elle le devint d'abord par la conquête, qui fut violente et qui parut d'autant plus insupportable que la génération de Paoli avait fait un moment «renaître au milieu de la Méditerranée les beaux jours de Sparte et d'Athènes». C'est Napoléon Bonaparte qui parle ainsi, et, la chose est caractéristique car il se trouve que celui qui a, en fin de compte, tiré de l'annexion les plus grands avantages est aussi celui qui a dirigé les plus âpres critiques contre « l'injuste domination française » opprimant « la nation captive ».

Et M. Peyre nous redit la douloureuse histoire quand les Génois exploitaient ce pays, entretenant les rivalités locales, excluant les indigènes des fonctions publiques et faisant argent de tout. « La taille et les bénéfices sur le sel, les droits sur les châtaignes, les bois, le salpêtre, la viande, le poisson, les huîtres, la pêche du corail, le fer, le port des armes, les droits de chancellerie, sans compter les douanes, les redevances locales et les revenus des biens de l'Etat montaient bon an mal an à 5 ou 600.000 livres. » Un jour l'union se fit contre l'oppresseur, et les théologiens d'Orezza proclamèrent l'insurrection sainte, et Gênes ne put se maintenir qu'avec l'appui des troupes françaises. Enfin Paoli vint

(1) Le rapport de Benedetti sur sa mission à Londres auprès de Paoli ne se trouve pas seulement dans Rossi ; *Oss.Stor.* T. XIII (37 p. 31 38) mais, il a été reproduit par l'abbé Letteron, *Deux Députations des Etats de Corse* (Bull. de la Soc. des Sc. hist. de la Corse 972, p. 12 28.)

qui pendant treize ans réalisa le rêve séculaire de ses compatriotes en leur donnant un gouvernement « national et démocratique ». Il était évident que la domination génoise était arrivée à son terme.

Ce fut la France qui en recueillit le bénéfice en raison des sympathies que les différents chefs des troupes d'occupation (Cursay, notamment) avaient su conquérir en Corse, en raison surtout de l'habileté souveraine et de la longue patience — qui est une des formes du génie — de la diplomatie française. Le 2^e traité de Compiègne (6 août 1764) qui envoyait pour quatre ans six bataillons français à Bastia, Ajaccio, Calvi, Algaïola et St-Florent, fut accueilli avec enthousiasme « à la pensée d'une époque qui unirait perpétuellement cette île au royaume de France, ferait cesser sa petitesse en l'incorporant à un grand empire » (1). Dès la fin de l'année, Marbeuf débarquait dans l'île : il ne devait plus en sortir.

En vain Paoli cherche un accommodement qui puisse sauvegarder son influence ; Choiseul est décidé à profiter de la situation de l'Europe pour « entreprendre l'acquisition de la Corse. » Il ne s'agit de rien de moins que de la maîtrise de la Méditerranée occidentale : « cette île, écrit Choiseul en 1770, est plus essentielle au royaume... que ne l'aurait été une île en Amérique ; ... la Corse est plus utile de toutes manières à la France que ne l'était ou ne l'aurait été le Canada. » Il ne faut à aucun prix laisser l'Angleterre ni quelque autre nation « se loger » dans les ports de Corse : alors « la France ne pourrait faire sortir sans risques un bâtiment des ports de Toulon et de Marseille, ni faire en sûreté le commerce du Levant. » (2)

A Versailles, Choiseul montrait à Sorbà l'impossibilité où serait son gouvernement de se soutenir lorsque en 1768 les troupes françaises évacueraient les cinq places désignées par le traité de Compiègne. Gênes put même craindre de se voir privée avant l'expiration des quatre années du secours de la France quand, Ajaccio, Calvi et l'Algaïola ayant été ouverts aux Jésuites espagnols, Marbeuf reçut l'ordre d'embarquer pour la métropole les garnisons de ces trois ports (9 août 1767). Ce n'était qu'une feinte, mais l'effet voulu était produit : perdant tout espoir de conserver la Corse, Gênes la céda à la France, et ce fut le traité du 15 mai 1768.

Passons sur ce texte, auquel M. Peyre ne consacre qu'une page rapide, citant sans les commenter suffisamment les clauses les plus importantes, se méprenant sur le

(1) Rossi *Oss. Stor.* XI, 53, p. 168.

(2) Arch. dép. Corse, G. 507.

sens exact et la portée des questions d'argent posées par l'article 2 du traité secret, prononçant enfin le mot de « vente » dont l'usage sans doute est courant, mais par lequel la réalité se trouve déformée. M. Peyre note seulement le caractère définitif d'une cession qui n'était précaire qu'en apparence : il s'agissait pour Gênes de sauvegarder son orgueil, pour Choiseul de ménager l'Angleterre. Mais là fut le principe de la méfiance insulaire. « En 1741, les Français de Maillebois, après avoir conquis la Corse, l'avaient livrée aux Génois. Paoli allait persuader à ses compatriotes que la même manœuvre allait recommencer »

Il le pouvait d'autant plus que le traité ne lui avait pas été notifié « Pourquoi ? » écrivait-il à Ristori le 4 octobre 1768, pourquoi ? sinon parce qu'il contient à notre égard des conditions injurieuses et onéreuses. » Et il appréhendait « l'heure fatale » où serait consommée « la perte de notre liberté. » En fait Choiseul, qui avait signé avec Gênes, « souveraine, propriétaire absolue » de la Corse, un traité « parfaitement légitime, » se défiait de Paoli en qui il voyait un agent de la Grande Bretagne et il voulait profiter du moment où cette puissance était isolée et mal en point pour mener rondement l'affaire. Il ne croyait pas à une résistance sérieuse de la part des Corses parmi lesquels il s'était d'ailleurs ménagé des intelligences (Buttafoco, César Petriconi, etc.) et c'est pourquoi il avait placé le corps d'occupation — fort de quelque 9.000 hommes — sous les ordres du marquis de Chauvelin, gentilhomme cultivé et fort bien en cour, diplomate élégant plutôt qu'énergique officier : ce choix indiquait bien un évident désir de négociation.

Marbeuf lui avait d'ailleurs, au point de vue militaire, préparé toutes les voies en assurant les communications entre Bastia et St Florent, en occupant le Cap, en contraignant Paoli à se retirer sur Furiani et Biguglia. Chauvelin pouvait penser, quand il débarqua le 28 août 1768, qu'il n'aurait qu'à proclamer les édits royaux accordant aux nouveaux sujets du roi tous les droits des Français et stipulant les châtiments pour les rebelles. Mais Paoli ne l'entendait pas ainsi : il ne connaissait pas le traité, il n'avait pas à se considérer comme sujet du roi de France. « Chauvelin nous menace avant de nous avoir conquis, il nous dicte des lois avant que la guerre ait décidé si nous devons être libres ou esclaves... Que serait-ce si nous étions vaincus ? » Ce fut donc la guerre, une guerre « à feu et à sang » mais « sans espérance », ce sont les expressions mêmes de Paoli.

(A suivre)

LOUIS VILLAT

ÉTUDES HISTORIQUES

La Prise de Capraja⁽¹⁾

(1767)



Le combat de terre était à peine commencé que le seigneur Pinello, soit qu'il eut l'intention de tenter une diversion pour donner à son détachement le temps d'occuper quelques postes et de s'y établir, soit qu'il voulût essayer un débarquement sous le château pour le secourir, se porta avec deux de ses galères et toutes ses felouques contre nos postes del Bagno : il avait en outre expédié deux autres galères et une partie des Pinchi dans le but d'opérer une autre diversion sur les échelles de « Portovecchio e dello Mortola ». Le feu fut très vif des deux côtés et dura longtemps : cinq de nos canons tirèrent continuellement à boulet et mitraille contre les galères et les felouques dont on voyait les agrès, et une partie des rames des galères tombe à la mer, brisées en morceaux : en même temps la mousqueterie les inquiétait. Après deux heures environ de combat, tous les bâtiments ennemis assez maltraités, prirent le large ; et si nos canons avaient eu une plus grande portée, tous ne se seraient pas tirés de cet engagement ; malgré cela leurs pertes doivent avoir été plus considérables que celles que l'ennemi a éprouvées dans le combat de terre.

Le soir du même jour l'escadre ennemie abandonna Capraja et passa au golfe de la Spezia pour s'y refaire ; on laissa dans les eaux de l'île quelques pinchi pour croiser entre la Capraja et la Corse.

Dans la nuit du 6, les prisonniers nous furent expédiés sur deux gondoles, on sépara les Génois des Corses, et ceux-ci, au nombre de douze, regardés comme rebelles furent garrottés et conduits au fond de la tour de Nonza : de là on les transporta au château de Corté. Les Génois furent traités avec convenance et humanité et envoyés en Casinca après quelques jours de repos ; les officiers y sont en liberté sous parole d'honneur. Les blessés sont restés ici et on les fait soigner avec le plus d'empressement possible.

La nouvelle du résultat de cette malheureuse tentative étant parvenue à Gènes, la République ordonna de réunir le plus de troupes possibles : le régiment corse même qui servait encore Gènes, fut obligé de s'embarquer malgré les remontrances que les soldats adressaient à leurs officiers, car ils ne voulaient pas combattre contre leurs compatriotes. Aussi quelques détachements de ce régiment qui se trouvaient hors de Gènes désertèrent tout entiers ; plusieurs sont arrivés en Corse.

(1) Voir livraisons précédentes, N^{os} 23 et 24.

Le 18 du même mois la flotte ligurienne augmentée de polacres et de grosses barques, comprenant en tout quarante voiles, tant bâtiments de guerre que de transport, se laissa voir de nouveau dans les eaux et le voisinage de la Capraja, et pendant plusieurs jours elle se livra aux mêmes observations que précédemment, sans pourtant risquer de nouvelles attaques. Les assiégés voyant que l'escadre ne songeait plus à leur porter secours, quoique la mer parfaitement tranquille depuis plusieurs jours leur en laissât toute facilité, demandèrent à se rendre dans la matinée du 29, sollicitant de pouvoir sortir avec armes et bagages, tambour battant, avec une petite pièce d'artillerie, exprimant en outre le désir d'être transportés à bord de leurs bâtiments. Leur demande fut repoussée et il fut au contraire convenu, que le fort ayant encore des provisions de bouche et de guerre pour un mois environ, la garnison et tous les habitants du fort sortiraient sans armes avec leurs bagages et qu'on leur accorderait la liberté de passer à bord de leurs navires ou de se retirer dans la place la plus rapprochée de la République, à la condition de ne pas servir pendant une année contre la nation, soit sur terre soit sur mer. Que le commandant du fort consignerait exactement et fidèlement l'artillerie, les magasins, les munitions de toute sorte et tout ce qui se trouvait dans le fort pour le compte du gouvernement : Qu'en outre on restituerait fidèlement ou l'on ferait restituer aux habitants de Capraja tout ce qui leur appartenait, tout ce qui avant le siège avait été déposé dans le château comme garantie, et qu'on paierait les dettes contractées avant ce même siège par la garnison envers les habitants de l'île. Cette capitulation ayant été accordée et signée, l'artillerie, les magasins et les munitions nous étant livrés, la garnison du château sortit sans armes. Un de nos détachements la remplaça, le drapeau de la nation fut arboré et, aux yeux de toute l'escadre génoise établie en cordon à peu de distance, on le salua trois fois avec toute l'artillerie du château, celle de nos postes et la mousqueterie de nos troupes. Ensuite on s'adressa par signaux aux bâtiments ennemis pour les engager à venir chercher la garnison ; mais les nôtres voyant leur méfiance leur expédièrent un bateau portant un drapeau blanc : une lance (canot) se détacha alors des galères, accosta et prit à son bord le commissaire et le commandant auxquels M. Achille Murati avait fait cadeau d'un veau et d'autres victuailles. Ils se retirèrent satisfaits des traitements qu'ils avaient reçus !

Pourtant la mer étant devenue grosse et le vent ayant fraîchi, tous les bâtiments s'en retournèrent vers le pays de Gènes, et quelques jours après un « pinco » revint pour ramener le reste de la garnison et les équipages. Il a été trouvé dans le

château : 13 canons de bronze de différents calibres, 6 espingoles et beaucoup de fusils, 1640 boulets de canon, 100 grenades chargées, 3 caisses de balles de mousquet, 78 petits sacs de poudre, une grande quantité de fer pour appareils et beaucoup d'autres engins militaires pour le service de l'artillerie. Au magasin des vivres on trouva des provisions de pain et de farine pour un mois.

Depuis que la guerre de Corse est commencée, la République en un si court espace de temps n'a jamais fait d'aussi fortes dépenses et d'aussi grands efforts que dans cette occasion où elle cherchait à faire échouer l'entreprise contre Capraja, et le seigneur Pinello a fait pour sa part tout ce que l'on pouvait attendre d'un chef valeureux et expérimenté. Mais messieurs de Gènes ne pourront pas contester à nos soldats la gloire d'avoir fait, de leur côté, tout ce qu'exigeaient l'adresse, le travail, le courage et la constance pour rendre vains et inutiles leurs efforts et leurs tentatives. Le temps pourra faire mieux connaître combien est importante et avantageuse pour nous la conquête de Capraja qui, par sa situation nous met à même de couper aux Génois les communications avec les places de la Corse, ou tout au moins de les leur rendre coûteuses et difficiles.

Les habitants de Capraja qui avant le siège connaissaient à peine les armes à feu, sont aujourd'hui aguerris et ils ont beaucoup contribué aux bons résultats de l'expédition, particulièrement en transportant constamment des vivres de Macinajo à Capraja, et toujours au milieu d'un grand nombre de bâtiments ennemis qui croisaient dans le canal, sans que jamais ceux-ci aient pu parvenir à s'emparer d'un seul transport. Ils commencent eux aussi à connaître les avantages de la liberté, notre suprême gouvernement ayant accordé aux officiers du pays la judicature de toutes les causes civiles et criminelles avec la seule restriction, pour le moment, de l'appel aux tribunaux suprêmes du royaume. Pendant toute la durée du siège nous avons eu douze morts y compris un homme, un enfant et deux femmes de Capraja, et environ vingt-cinq blessés. Mais parmi les morts la perte du capitaine Antoine Oletta a été fort sensible à toute la nation, car il avait donné des preuves répétées d'ardeur et de courage dans une foule de rencontres, et particulièrement dans les expéditions maritimes et dans le commandement de nos corsaires qui lui avait été confié plusieurs fois. Après la reddition du château tous nos volontaires sont retournés dans leurs familles, et M. Barbaggi s'est rendu dans l'île pour déterminer l'effectif de la garnison qui devra l'occuper, pour y faire élever quelques redoutes nécessaires à la défense du port et pour s'occuper de toutes les autres nécessités.

La proclamation suivante annonça à la population la prise de Capraja. Ce document trouve naturellement sa place après la relation du siège ; il est je crois inédit.

LE GÉNÉRAL ET LE SUPRÊME CONSEIL D'ÉTAT
DU ROYAUME DE CORSE

« A nos biens aimés peuples,

« La surprise de l'île de Capraja, ancienne dépendance de notre royaume, méditée par nous depuis quelque temps, et exécutée vers le milieu du mois passé de février, après les inutiles et nombreux efforts de nos ennemis pour l'empêcher, vient enfin d'avoir le dénouement le plus heureux par la chute sous nos armes de cette place, survenue dans la matinée du 29 mai dernier. »

« Nos braves et valeureux compatriotes chargés de l'exécution de cette entreprise, depuis ceux qui en avaient la direction principale jusqu'aux derniers instruments, tant volontaires que gens de troupe, — toujours aidés et soutenus par la fidélité et le zèle des habitants de l'île, — par leur sage direction, leur expérience et leur courage l'ont menée à bonne fin à travers de longs et durs travaux, les incommodités et les ennuis, quoiqu'avec une très petite effusion de sang. Ils ont ainsi mérité ce témoignage public de notre approbation et la reconnaissance de toute la nation. »

« Il convient, bien-aimés peuples, que cet important événement, qui nous est d'une si grande utilité contre nos ennemis soit accompagné des publiques démonstrations de notre joie commune et des actes les plus solennels de remerciement unanime à la divine Bonté, qui, par ce nouvel avantage accordé à nos armes, a voulu bénir et récompenser nos sincères dispositions à la paix, et les ouvertures qui en furent faites par nous peu de temps avant cette entreprise et qui furent repoussées par nos ennemis. »

« A cet effet, nous ordonnons, par cette nôtre, aux podestà Maggiori, anciens pères de la commune et chefs d'armes de tous les pays de notre royaume, de choisir un jour à leur gré et de leur convenance, pour fêter la nouvelle de ce succès au moyen de la décharge générale de toutes les armes et de publiques illuminations de joie, et nous faisons en même temps appel à la piété et au zèle de tous les Pievani, curés et vicaires, afin qu'ils consacrent dans la même journée les prières publiques de l'Église à de solennelles actions de grâce, réunissant leur peuple et les exhortant à adresser à Dieu d'incessantes et ferventes prières, afin qu'il daigne de plus en plus nous inspirer et conserver en nous des sentiments d'équité et de modération, et qu'il continue à manifester sa divine assistance en faveur de toutes nos entreprises, car elles ont pour objet la tranquillité et la paix de nos peuples. »

Dès le mois de mars Paoli avait quitté Corte pour se rendre dans le Cap-Corse. Il voulait ainsi suivre de près le siège être aussitôt informé de la marche des opérations et ordonner avec promptitude les mesures qu'auraient exigées les

événements. Il voulait, en outre, mettre toute la côte du cap à l'abri des coups de main dont l'éventualité se présentait comme probable. Il y était encore à la fin de mai, mais rappelé à Corte par l'ouverture de la Consulte, fixée au 28 Mai, il arriva dans cette ville le 26 au soir.

La Consulte avait à s'occuper des travaux de la plus haute importance. Nouveau projet d'arrangement à présenter à la République, accroissement de notre marine, impôt pour subvenir aux frais de la guerre, suppression de différents abus introduits dans l'administration de certaines provinces, mesures à prendre pour prévenir une disette imminente, enfin élection dans le sein de la consulte des conseillers d'Etat pour l'année suivante, leur entrée en fonctions devant avoir lieu en juillet.

Le premier jour de la session, le 28 mai, arrivèrent à Corte venant de la tour de Nonza, les prisonniers corses tombés entre nos mains à la suite de la tentative de débarquement effectuée à Capraja le 3 du même mois par Antoine Matra. Le grand Conseil de la nation s'occupa dans ses conférences de ces prisonniers, et après délibération il fut décidé qu'ils ne pouvaient être considérés comme prisonniers de guerre, mais bien comme traîtres à leur patrie, qu'en conséquence leur procès devrait être instruit.

Le lendemain du jour où l'on s'occupait du sort des prisonniers de Capraja, cette place tombait en notre pouvoir. La nouvelle en fut apportée à Paoli, le 2 Juin au soir, par un courrier expédié de Macinajo. Dans la matinée du 3, le président de la Consulte, M. Dominique Arrighi, l'annonçait en séance publique aux députés de la nation qui l'accueillaient par de vives acclamations, et trois jours après la proclamation dont je viens de donner la traduction littérale et qui doit porter par conséquent la date du 5 juin, apprenait à toute la population l'heureux succès de notre expédition. (1)

Alexandre GRASSI

(1) Il n'est pas inutile de rectifier une erreur glissée dans la notice qui a précédé ces articles. Ce n'est pas leur auteur qui était Premier Président honoraire, mais M. Philippe Grassi, son frère, habitant également Cervione, dont la verte vieillesse semble défier le temps et qui, malgré son grand âge, préside avec distinction le syndicat agricole de la Corse. Le regretté Alexandre Grassi, après une carrière dignement remplie dans l'administration préfectorale, avait pris sa retraite avec le titre de Préfet honoraire, mais son esprit, avide de recherches archéologiques, n'avait pas attendu ce moment pour s'occuper de ces savantes études. A.C.



LES DEUILS LITTÉRAIRES DE LA CORSE

Xavier POLI

(1861-1923)



La Corse vient de perdre un de ses meilleurs enfants, un de ceux qui font le plus d'honneur par l'élévation du caractère, la noblesse des sentiments et la supériorité de l'intelligence.

L'historien Xavier Poli, Directeur du *Journal de l'Aisne*, a été frappé la veille de la Toussaint, par une congestion cérébrale qui l'emporta le 8 novembre 1923, à l'âge de 62 ans.

Cette disparition sera douloureusement ressentie dans toute la Corse comme elle l'a été dans le département où, depuis 35 ans, il occupait une place prépondérante.

La *Revue* perd en lui un de ses plus savants collaborateurs. Il y a déjà longtemps qu'il nous avait écrit : « Je prépare pour votre publication une étude historique mais sans pouvoir fixer la date à laquelle je vous la remettrai ». Et peu de temps avant sa mort il nous disait encore : « J'espère pouvoir bientôt tenir la promesse que je vous ai faite ». Un sort fatal devait en décider autrement !

Né à Poggio di Venaco, le 16 Décembre 1861, Xavier Poli résolut de se consacrer à la carrière des armes, comme beaucoup de ses compatriotes.

Il contracta un engagement dans un régiment de zouaves avec lequel il fit la campagne de Tunisie, puis entra à l'Ecole de Saint-Maixent d'où il sortit sous-lieutenant au 45^e d'Infanterie. Il y obtint bientôt le grade de Capitaine et fut envoyé en garnison à Laon.

D'un tempérament très actif, l'esprit curieux des enseignements de l'histoire, il avait déjà manifesté ses dispositions en écrivant de son régiment un historique qui est très apprécié.

De bonne heure il s'était attaché à l'étude de son pays et spécialement à l'histoire des Corses, qui comme lui ont servi la France dans les rangs de l'armée. Un pareil travail nécessitait d'interminables investigations dans les bibliothèques et les archives publiques et privées. Il s'y acharna avec une persévérance qui aboutit à cette œuvre magistrale, aussi remarquable par la sûreté de sa documentation que par sa forme irréprochable et qu'il intitula : *Histoire militaire des Corses au service de la France*. Il était encore lieutenant lorsqu'il fit paraître en 1882, à la librairie Peretti, d'Ajaccio, aujour-

d'hui disparue, le premier volume dont il avait lui-même dirigé l'impression dans les ateliers du *Courrier de l'Aisne* (1).

Il était devenu capitaine lorsque parut, en 1900, le second volume également imprimé à Laon bien qu'il portât les adresses de la librairie Peretti et de celle d'Ollagnier à Bastia (2). Dans le même temps où il préparait le troisième volume dont tous les éléments étaient réunis, il publiait, cette fois à Paris en 1907, son histoire fondamentale des origines de la Corse : *La Corse dans l'Antiquité et le Haut-Moyen-âge*, véritable monument d'érudition historique qu'aucun écrivain ne peut se dispenser de consulter (3).

Xavier Poli était un autodidacte. Il avait parfait par lui-même une instruction déjà fort étendue qui en fit un écrivain de talent et un littérateur du plus grand mérite.

Homme du monde, esprit délicat et cultivé, il était fort répandu dans la société Laonnoise où il avait conquis une considération qui ne fit qu'augmenter jusqu'à sa fin prématurée.

C'est pendant ces années d'études et de productions littéraires qu'il trouva encore le temps d'écrire *Napoléon et le département de l'Aisne*.

Il s'apprêtait à entreprendre la publication du troisième volume de son histoire militaire lorsque survinrent des événements, qui apportèrent une modification, aussi radicale qu'imprévue, dans la seconde partie de son existence.

C'était à l'époque néfaste où un ministre de la guerre, instaurateur du régime des fiches et de la délation dans l'armée, frappait en des coupes sombres des officiers de la plus grande valeur. Le capitaine Poli qui était un catholique pratiquant, un croyant sincère, n'ayant pour guide que sa conscience irréprochable, avait assisté en uniforme, avec plusieurs camarades, à une cérémonie religieuse. Aussitôt signalé à son ministre, il fut mis en disgrâce et reçut l'ordre d'aller rejoindre, à Marmers, le 115^e régiment d'infanterie. Son caractère loyal et droit,

(1) *Histoire militaire des Corses au service de la France* par le lieutenant Xavier Poli.

TOME I (Bandes Corses. Régiment d'Ornano. Régiment d'Automaria de Casanova. Les Corses premiers colonisateurs français dans le nord de l'Afrique. — (1520-1633) 1 vol. in-8, broché XII-248 pages, Ajaccio, 1898. Épuisé, 8 à 10 francs.

(2) *Histoire militaire des Corses* par le capitaine Xavier Poli.

TOME II (Peri, Royal-Corse. Corse-Cavalerie. Volontaires-Corses Légion-Corse. Buttafuoco. Régiment provincial de l'île de Corse) 1 vol. in-8 broché, 250 pages. — Ajaccio, Bastia 1900. Épuisé, 8 à 10 francs.

(3) *La Corse dans l'Antiquité et dans le Haut-Moyen-âge, des origines à l'expulsion des Sarrasins* par X. Poli, 1 vol. broché : grand in-8, 210 pages (monuments, géographie, Ligures, langue, noms de lieux, etc) Paris, 1907, épuisé ; 12 fr. 50.

incapable de céder devant une brimade, se révolta contre cette atteinte à sa liberté religieuse. Il considéra comme inacceptable cette peine disciplinaire infligée à un officier sans reproche et préférant renoncer à la carrière qu'il avait choisie plutôt qu'à l'indépendance de ses convictions, il brisa noblement son épée. Cet acte de courage, bien digne du caractère corse épris de liberté, prouve la haute valeur morale de son auteur. Et ce n'est pas sans quelque étonnement que nous avons vu, dans de nombreux articles nécrologiques, considérer comme un événement secondaire et presque négligeable cette résolution héroïque de bouleverser son existence en sacrifiant une situation acquise à l'intangibilité de ses principes.

Après avoir retrouvé, pendant un séjour de quelques mois en Corse, au milieu des affections de la famille, un calme réparateur, Xavier Poli revint à Laon où il rencontra l'accueil le plus sympathique dans l'élite de la population Laonnoise qui lui avait conservé la plus haute estime.

Entré comme rédacteur en chef au *Journal de l'Aisne*, il y développa sa doctrine bonapartiste avec un cœur ardent et un remarquable talent. Journaliste de race, fidèle à ses amis comme à son idéal, il savait rompre courtoisement le fer de la polémique avec ses contradicteurs qui restaient des adversaires acharnés sans jamais devenir des ennemis. On l'a bien vu par l'unanimité des regrets et les témoignages d'affection que lui ont prodigués tous les journaux de son département sans exception.

Au premier jour de la mobilisation il revendiqua sa place de combat, rejoignit sur le front son 45^e pour être affecté ensuite au 245^e d'infanterie.

Pendant toute la guerre sa conduite fut à la hauteur du caractère dont il avait montré la valeur. Blessé en 1914, intoxiqué en 1916, le capitaine Poli avait toujours refusé de l'avancement pour ne pas quitter son régiment où il était devenu l'ami de tous ses collègues et subordonnés. Promu officier de la Légion d'honneur avec une mention splendide, il fut cité à l'ordre de la 52^e division et cité une seconde et une troisième fois après de nouvelles blessures : « un officier dévoué et brave donnant l'exemple de l'entrain et d'un parfait esprit du devoir... a fait preuve d'abnégation et d'un courage digne d'éloges, etc. » Immobilisé par ses blessures, il fut maintenu à l'arrière et utilisé dans le service des chemins de fer jusqu'à sa libération.

Rentré dans ses foyers, après la longue occupation de la ville par les Allemands, il trouva son intérieur bouleversé et l'imprimerie de son journal dévastée. Reconstituer le tout fut pour lui un labeur de plusieurs années qui retarda malgré

lui, ses travaux historiques, sa collaboration à la *Revue de la Corse* et la visite qu'il nous avait plusieurs fois annoncée.

« Par miracle, nous écrivait-il, le manuscrit de mon troisième volume a échappé aux Boches qui ont allumé le feu avec la plus grande partie de mes notes. Je me suis occupé pendant 30 ans de l'histoire de la Corse. J'ai sur cette question des idées personnelles ; l'histoire de notre pays est à refaire ».

N'est-il pas douloureux de penser qu'avec son tempérament de chercheur et d'historien, procédant pour l'étude et l'utilisation des documents avec la même circonspection qu'y mettait cet autre historien Corse, Colonna de Cesari Rocca — prématurément disparu comme lui un an auparavant — il n'a pas eu le temps de mettre à exécution un projet qui eut pu sur certains points, être une révélation ?



Xavier Poli, d'après la plus récente photographie.

Plus tard il nous écrivait encore, en nous adressant des félicitations pour la *Revue de la Corse* à laquelle il s'était fait inscrire comme collaborateur :

« L'essentiel est de vous mettre en garde contre les auteurs, qui restent les compilateurs des erreurs historiques commises par les écrivains de la fin du XVIII^e siècle, jusqu'à l'abbé Letteron... Quant à l'*Histoire des Corses dans l'Antiquité et le Haut-Moyen-Age*, l'édition a été épuisée par les Boches... »

Plusieurs fois il nous avait entretenu de son intention de publier une nouvelle édition de son *Histoire militaire des*

Corses complétée par le tome III. C'est encore un projet dont la fatalité n'a pas permis la réalisation.

Peu de temps avant sa mort il nous écrivait aussi : « Je vais vous adresser un épisode intéressant de l'histoire des *Tirailleurs Corses* extrait de mon tome III. » Malheureusement il ne lui fut pas davantage permis de remplir sa promesse.

Nous avons parlé des ouvrages connus de Xavier Poli, de ceux que tous ses biographes ont mentionnés dans leurs articles, mais ce que l'on ignore, c'est que des manuscrits autres que celui de son tome III ont été laissés par lui. Son étude des documents historiques lui avait suggéré une nouvelle intitulée : *La dernière chevauchée de Murat*, qui a été conservée.

Sampiero dont l'histoire a servi de thème à tant d'auteurs dramatiques lui avait inspiré un *drame historique en Cinq Actes*, dont le manuscrit a échappé à la destruction. Il a laissé en outre un certain nombre de poésies lyriques et religieuses qui montrent que son esprit supérieur ne se contentait pas du champ de l'histoire corse, pourtant assez vaste. Sa trop grande modestie l'avait seule empêché de les publier mais nous espérons pouvoir bientôt en offrir la primeur aux lecteurs de la *Revue*.

Et son activité inlassable ne s'en est pas tenue là, car il reste encore de lui deux importants ouvrages en préparation : une *Histoire de la Picardie* et une savante étude sur les *Dernières Campagnes de Napoléon I^{er}*. Mais le temps lui faisait défaut pour terminer tout ce que sa vaste intelligence avait conçu et entrepris. Parfois même il laissait percer quelque découragement comme lorsqu'il nous écrivait : « J'ai une industrie fort importante à remonter, je suis surchargé de besogne et, à 61 ans, je n'entrevois pas le terme de mes ennuis. »

Il est émouvant de lire les articles non seulement sympathiques mais affectueux que tous les journaux de la région, sans distinction d'opinion, ont publié sur leur regretté confrère.

Sa grande loyauté, l'irréprochable droiture de son caractère lui avaient acquis des amitiés même parmi ses adversai-

(1) *Histoire militaire des Corses* par Xavier Poli :

TOME III Manuscrit dont la mort de l'auteur a empêché la publication, mais dont il a publié le sommaire. (Chasseurs corses. Chasseurs Royaux corses. Volontaires nationaux et bataillons de chasseurs. Tirailleurs corses. Mobiles corses. Régiments corses au service de Naples, 1728 à 1871). Nous espérons qu'un jour prochain cet important manuscrit sera édité.

res les plus acharnés, comme le montrent les extraits suivants :

« Après la Corse, c'était Laon qu'il aimait le plus, il y avait passé 30 ans de son existence et rêvait d'en retracer l'histoire.

Il savait écrire. Il avait l'infini respect de notre langue et sa plume était brillante comme était noble sa pensée. Il fut un grand cœur et il avait des amis dévoués parce qu'il ne leur mesurait jamais le dévouement qu'il leur dispensait lui-même. Il aimait à rendre service et il était généreux jusqu'à l'imprévoyance. » — Henri PASQUIER. (*Le Courrier de l'Aisne*).

« Les idées qu'il défendait avec une absolue sincérité et un pur désintéressement étaient à l'opposé de celles que nous propageons. Nous nous plaisons à reconnaître que Poli fut pour nous, en toutes occasions, un confrère courtois se gardant de mêler des questions de personnes à des controverses contradictoires. » — Jean LABATUT, (*La Dépêche*).

« Elevés dans des milieux différents l'un et l'autre, nous nous ressentions de notre éducation première, mais jamais nous ne parlions politique. Pendant les sessions du Conseil Général nous aimions bien nous isoler dans les couloirs de la Préfecture et nous avions plaisir, dans notre langue maternelle, à parler de l'île de Beauté à laquelle nous attachaient tant d'affections, tant de souvenirs communs ; avec quelle finesse il racontait les vieilles légendes qui égayèrent nos premiers ans et qui nous faisaient momentanément oublier les passions politiques sources de nombreux malentendus.

Dormez en paix, mon bon ami, votre vie a été bien remplie. Nos idées politiques vous ont peut-être fait connaître des adversaires mais jamais d'ennemis. Aux yeux de tous vous resterez l'homme brave et le brave homme qui a réalisé son rêve : passer en faisant le Bien ». — Antoine CECCALDI. (*Le Démocrate de l'Aisne*).

« Doué d'une rare facilité d'assimilation, il avait rapidement acquis, par son travail personnel, les connaissances littéraires qu'il n'avait pas eu le loisir d'approfondir avant son entrée au régiment... Non content de s'instruire il voulut enseigner à son tour. Il se sentait irrésistiblement attiré vers les études historiques et il commença dès ce moment à réunir les matériaux de l'ouvrage dont il avait conçu le plan,... Au regret de voir l'œuvre brusquement arrêtée dans son éclosion, vient se mêler celui, plus grand encore, d'avoir vu disparaître l'ami fidèle, le soldat d'élite, l'écrivain consciencieux, l'homme dont l'esprit et le cœur étaient restés, loin de la terre natale, intégralement corses, et qui consacra, sans cesse, son labeur et son talent à la glorification des vertus de notre terre. » — Paul GUITET VAUQUELIN, (*Le Petit Corse*).

« Admirateur des mœurs de son pays, il consacrait tout le temps dont il pouvait disposer à des recherches historiques qui allaient lui permettre d'édifier un ouvrage, solidement construit et remarquablement documenté, sur les origines et le lointain passé de cette Corse merveilleuse, dont il avait la nostalgie, et loin de laquelle il devait mourir. Le livre qu'il a écrit est de ceux qui resteront ; les

érudits et les historiens le consulteront toujours avec fruit ; tous ceux qui aiment la Corse le liront avec intérêt,

Xavier Poli a montré la voie aux chercheurs, qui s'efforcent maintenant de compiler les vieilles annales de la Corse, de fouiller les fonds d'archives, et de dégager la vérité souvent cachée sous les voiles de la légende. M. A. Clavel ne s'est-il pas inspiré de son exemple, en fondant la *Revue de la Corse* qui a pour programme de faire connaître le passé historique de ce pays, en s'appuyant sur une documentation solide et précise ? Grâce aux ouvrages qu'il a produits, tout en s'adonnant à l'éphémère et rude besogne du journalisme, Xavier Poli a pu mourir avec l'assurance de ne pas disparaître tout entier ! » Paul MATHIEUX. (*La Presse de Paris*).

Ces quelques citations, parmi tant d'autres exprimant les mêmes sentiments, dans les journaux de la Corse, de l'Aisne et de Paris, attestent la place considérable que Poli occupait dans le journalisme et dans le monde littéraire.

Le portrait que nous publions aujourd'hui, d'après une photographie d'amateur prise peu de temps avant sa mort, est le plus récent et le plus fidèle de l'écrivain dont nous déplorons la perte.

En rappelant ces souvenirs personnels nous aurons eu, du moins, la bien triste consolation de fixer dans les bibliothèques de la Corse la physionomie sympathique de cet historien érudit et probe que la *Revue* s'honorait de compter parmi ses collaborateurs. Nos lecteurs connaîtront bientôt quelques-unes de ses œuvres posthumes et nous conserverons toujours de lui un souvenir ému et reconnaissant.

Aug. CLAVEL.

OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

Un observateur et un ami de la Corse en 1819

REALIER-DUMAS (1).

Le chapitre IV de Réalier-Dumas est intitulé : « *Mœurs des Corses*, » et c'est un chapitre de judicieuse observation. A un siècle de distance quelques-uns estimeront sans doute que l'auteur a dramatisé son sujet. Nous ne partagerons pas cette opinion. Réalier-Dumas rapporte en effet très exactement ce qu'il a vu et ses observations sont entièrement confirmées par toutes celles qui nous ont été rapportées par ceux qui, alors, s'intéressaient à la Corse ou avaient une part quelconque dans son administration. Nous avons là-dessus les témoignages concordants du président Mézard dans ses

(1) Voir livraison précédente, N° 24.

discours de rentrée de la Cour royale, du commissaire Constant et du colonel Bigarne commandant la gendarmerie dans leurs rapports, de M. de Beaumont dans ses « Observations sur la Corse. » Réalier-Dumas a même sur eux, à nos yeux l'avantage d'un fonds de sympathie reconnaissante qui lui fait trouver toujours une raison ou tout au moins une excuse à ce que d'autres appellent un reste de barbarie.

« Le Corse, dit-il, oublie rarement le bien qu'on lui fait, jamais le mal. Comptant peu sur la justice des tribunaux — c'est un magistrat qui parle — il ne se fie qu'à lui-même du succès de sa vengeance, il y croit son honneur intéressé. »

La Corse a l'intime sentiment qu'il doit venger l'injure faite, qu'elle lui soit personnelle ou qu'elle ait été faite à quelqu'un de ses parents. Toute la famille est ainsi associée à la vengeance et Réalier-Dumas note que dans certains cantons de l'intérieur,

« La femme du mort trempe une chemise dans le sang de son mari et la montre religieusement à ses enfants jusqu'à ce qu'ils aient vengé la mort de leur père, soit sur l'assassin lui-même, soit sur quelqu'un des siens. »

Il rappelle que dans certaines autres localités, les parents de la victime laissent pousser leur barbe en signe d'affliction et ne la coupent que lorsque la vengeance est satisfaite.

Réalier-Dumas note encore que les Corses se battent très rarement en duel, non point par lâcheté, mais parce qu'ils estiment « ridicule de s'exposer à être tué par son ennemi lorsqu'on peut le tuer sans risques ». Il remarque d'ailleurs la loyauté qui préside à la déclaration de guerre entre deux familles ennemies et rapporte cette curieuse coutume des « Traités de paix » qui interviennent quelquefois à l'entremise de personnalités pour mettre fin à une longue rivalité.

Mais Réalier-Dumas le proclame et il ne craint pas de le répéter : « Aujourd'hui, comme autrefois, le Corse ne se venge que parce que le juge ne punit pas. » Et il dit encore : « Entre hommes qui courent si souvent risque de leurs jours, l'amitié ne peut pas être ce qu'elle est parmi nous. Le Corse qui est une fois votre ami, l'est pour toujours; il l'est à la vie et à la mort. » Il est difficile, on l'avouera, de faire un plus bel éloge.

Cette amitié est, d'ailleurs tyrannique, et le Corse exige qu'on se donne comme il se donne. Il est hospitalier.

« A quelque porte que vous frappiez, dit Réalier-Dumas, vous êtes sûr d'être bien reçu et le Corse pratique l'hospitalité avec toute la simplicité et la générosité des peuples barbares. »

Dans le domaine de la religion, Réalier-Dumas constate que le Corse est « plus superstitieux que religieux ». Sa religion est surtout extérieure, elle s'accommode de la vengeance et de l'assassinat dès l'instant qu'il s'agit d'un ennemi personnel. « On a vu, dit-il, des complices, pour s'assurer l'un de l'autre, entrer dans une église et prendre le ciel à témoin de leur affreuse alliance. » Nous avons sur ce point d'intéressantes remarques du commissaire Constant qui corroborent tout à fait cette observation. Par contre, Réalier-Dumas est-il un peu trop bienveillant quand il déclare que « dans ce pays où pour quelques assiduités, on s'expose à être tué, les mœurs ne peuvent manquer d'être pures. » Le commissaire Constant, tout au contraire, parle du relâchement des mœurs de l'intérieur et cite des villages où le concubinage est étalé au grand jour. Douterait-on de l'impartialité du commissaire que des circulaires préfectorales de Vignolle et des homélies de l'Evêque de la Corse lui donneraient raison.

Naturellement braves, dit encore Réalier-Dumas, les Corses n'ont jamais estimé d'autre profession que les armes. Ils méprisent les arts mécaniques et aucun homme, chez eux, ne consentirait à être domestique, remarque profondément exacte et qu'on trouve également dans M. de Beaumont, qui rappelle justement que les Romains ne voulaient pas de Corses pour esclaves.

Cette fierté, cet orgueil de lui-même qui caractérise le Corse le conduisent à travailler peu, à ne cultiver le sol que juste assez pour le nourrir et c'est ce qui fait dire à Réalier-Dumas — on le lui a amèrement reproché — que

« sobre autant que paresseux, il ne travaille que trois mois de l'année, tout juste assez pour ne pas mourir de faim. »

Citons encore cette autre observation qui ne manque pas de justesse :

« Ils sont avides de places parce qu'ils sont pauvres et parce qu'ils y trouvent le moyen, à la fois, de soutenir leurs amis et d'humilier leurs ennemis. Il n'est rien qu'ils ne fassent pour les obtenir. Ils sont adroits, insinuants, flatteurs. Quoiqu'il arrive, ils ont constamment leur objet en vue et rien ne saurait les décourager. *Pazienza*, est leur mot favori. » Et il ajoute : « Il faut l'avouer, cette prétention des Corses est à quelques égards mieux fondée qu'on ne pourrait le croire. Leur genre de vie, très peu favorable à la richesse, l'est beaucoup au développement de l'esprit. On trouve jusque dans les dernières classes une intelligence qui étonne. »

M. de Beaumont, dans le même temps, écrit que « Corse est,

« essentiellement fier, spirituel et brave. Doué d'une grande pénétration, du talent de l'analyse et d'une tenacité originelle, il con-

«oit rapidement, combine avec adresse et marche à son but avec une constance imperturbable. »

Mais ce qui frappe surtout Réalier-Dumas chez le Corse, c'est son sentiment inné de la justice. Ce n'est que parce que la justice lui manque que le Corse se venge lui-même, et quand cela lui arrive, dit Réalier-Dumas — un magistrat, ne l'oublions pas — n'est-il pas moins coupable que le juge qui l'a « réduit à se faire justice lui-même ? »

Ayant ainsi dépeint l'état de la Corse et les mœurs de ses habitants avec une sûreté d'observation qui fait qu'aujourd'hui encore, à un siècle de distance, nous pourrions reprendre et signer des pages entières de son « Mémoire », Réalier-Dumas en arrive à l'exposition de ce qu'il considère comme nécessaire à la régénération de la Corse. Une considération lui paraît devoir dominer tout, et il l'a formulée déjà au début de son 3^e chapitre : la protection à assurer aux personnes et aux propriétés.

« Sans la sûreté des personnes et des propriétés, dit-il, tous les encouragements seront inutiles : avec cette sûreté, ils seront superflus. » Il faut encore « une bonne justice et une administration qui la seconde. » Mais il ajoute : « Il n'importe pas moins de mettre la législation en harmonie avec l'état du pays. »

Et c'est là en effet, une revendication que nous trouvons sous la plume de tous ceux qui, alors, s'intéressent à la Corse. Ne le demande-t-on pas encore aujourd'hui sur beaucoup de points tant de l'ordre administratif, que judiciaire, ou commercial ?

Le code de procédure civile, trop fiscal pour la France est ruineux pour la Corse. Et qu'en arrive-t-il ? demande Réalier-Dumas. Que ne pouvant faire les frais d'une action judiciaire, on se fait justice à soi-même.

Les frais d'enregistrement, même avec les modérations qu'on leur a apportées sont trop élevés, si bien qu'il se passe peu d'actes devant notaire. Et comme l'on n'a pas de titre pour faire foi, on règle les différends à coups de fusil.

Les douanes sont onéreuses. Elles incitent les Corses à braver l'autorité, entraînés qu'ils sont déjà par leur nature bataillieuse, par l'appât du gain. Elles ne favorisent pas les manufactures du pays puisqu'il n'y en a pas et ne profitent point aux manufactures françaises car, dit Réalier.

« Y eût-il 4,000 douaniers pour garder les côtes au lieu de 400, les Corses n'en iraient pas moins prendre à Livourne et à Gènes les objets qui y sont à plus bas prix qu'en France. Et qu'il y ait ou non des douanes, les Corses viendront toujours acheter chez nous les draps qu'ils y trouvent à meilleur marché qu'ailleurs. »

C'est presque à la lettre ce que le Commissaire Constant écrivait de son côté dans vingt rapports. Et nous le trouvons encore en plein accord avec lui quand il demande un code rural différent de celui de la France, quand il s'élève contre le projet de vendre ou de partager les biens des communes ou de l'Etat pour la raison que les Corses ont généralement quatre fois plus de terres qu'ils n'en peuvent ou n'en veulent cultiver.

Il demande le défrichement des terrains qui avoisinent les grandes routes. « Il faut, dit-il, au plus vite brûler les makis où se réfugient en assurance tous les malfaiteurs de l'île » et, là encore, il est d'accord avec tous ceux que nous avons cités et aussi avec l'ingénieur Gueymard qui, dans le même temps va parcourir l'île et établira que les makis couvrent les 21/27^{mes} de sa superficie.

Et comme il est pour la manière forte, il ajoute :

« Il faut en cas d'attaque de la gendarmerie rendre les communes responsables, pour les obliger à livrer les bandits ou tout au moins les amener à leur refuser asile ».

Il faut établir des chemins vicinaux et « c'est à l'administration qu'il appartient de pourvoir à cet objet important, c'est à elle d'assembler les conseils municipaux, de stimuler leur zèle, de faire voter les travaux et de veiller à leur exécution ».

Il est contre la liberté du port d'armes et il assure être sur ce point d'accord avec l'immense majorité des Corses. Il répond aux objections de ceux qui pensent que faire rendre les armes, ce sera livrer les honnêtes gens aux bandits, que le succès du désarmement général dépendra des mesures qui seront prises. « Si l'autorité sait être à la fois ferme et habile, si en agissant avec vigueur, elle sait s'assurer le concours des hommes influents, nul doute qu'elle ne réussisse », et il pense que c'est s'exposer aux pires catastrophes que de laisser aller armée cette population parce qu'il est évident que pour la moindre chose on se tirera des coups de fusil si l'on a sans cesse un fusil sous la main ». Le préfet de la Corse, M. de Vignolle, ne pensait pas autrement et il avait pris un arrêté interdisant le port d'armes, mais il dut le rapporter sur l'invitation du gouvernement qui n'admettait pas qu'il fût dérogé pour la Corse au droit commun.

La gendarmerie est bonne « parce qu'il y a peu de Corses parmi les hommes qui la composent. Elle sera excellente si le gouvernement peut se persuader qu'il y en a encore trop ». Elle devrait d'ailleurs être renforcée, mais ce n'est « ni à Bastia, ni à Ajaccio, ni à l'Île-Rousse, ni à Calvi qu'il faut une force imposante, c'est à Sartène, à Corte, à la Porta et

dans le Fiumorbo dont les habitants sont sans cesse en guerre avec l'autorité ».

Dans le domaine judiciaire, Réalier-Dumas est plus particulièrement « chez lui ». Il est tout à fait opposé à l'introduction du jury en Corse, non point parce que les lumières y manqueraient, au contraire. Mais cette « indépendance » qu'il faut dans toutes les affaires et qui consiste « à être à la fois sans crainte, sans affection et sans haine » ne se trouve pas en Corse. « On y est ami ou ennemi. Il n'y a pas de milieu ».

Il remarque d'ailleurs que, tandis que partout ailleurs les crimes naissent de l'avidité du gain, de la débauche ou de l'esprit de brigandage, en Corse on trouve rarement un habitant poursuivi pour vol et c'est le ressentiment qui, presque toujours donne lieu au crime, si bien qu'au lieu de trouver les coupables dans la « masse la plus vile » comme partout ailleurs, on les trouve généralement dans la classe « la plus aisée ».

(A suivre).

Emile FRANCESCHINI.

SOUVENIRS HISTORIQUES

La Société Populaire de Calvi

Avril-mai 1793.

Nous pensons intéresser les lecteurs de cette Revue, par ailleurs si intéressante, en leur communiquant le texte, que nous supposons inédit, de deux documents se rapportant à l'histoire de la Corse, que nous avons rencontrés au cours de nos recherches aux archives de la ville de Marseille (1).

Il s'agit de la formation de la *Société populaire de Calvi*, dont le procès-verbal d'inauguration — le 26 avril 1793 — fut envoyé à la Société populaire de Marseille, à laquelle elle demandait son affiliation, ce qui nous fournit une nouvelle preuve du rôle important joué par la Société populaire de cette ville et de son influence dans les départements méridionaux, et des relations cordiales de Marseille avec la Corse.

Nous y verrons le 2^e Bataillon des Grenadiers des Bouches-du-Rhône, recruté à Marseille, tenant à cette date garnison à Calvi, ce qui me paraît avoir échappé à l'historique de ce corps de volontaires ; nous y verrons aussi que le Discours d'ouverture, dans le *ci-devant palais épiscopal*, y fut prononcé par l'aumônier d'une frégate de guerre, assermenté

(1) Série 33 H, 35 : *Lettres ou rapports concernant la Marine, adressés à la Société Populaire de Marseille, an 2*.

sans doute, mais le fait est assez piquant pour être signalé à l'ordre si respectable des Aumôniers de la Marine.

La chapelle des Pénitents Blancs où devaient se tenir les réunions de la Société Populaire de Calvi existe-t-elle ? Je n'ai pas la prétention de découvrir qu'elle était sous le vocable de Saint Antoine Abbé, que les pénitents y portaient l'habit de chœur blanc, la cagoule et la pèlerine grises.

Quant aux signatures qui figurent au bas de ces documents (lettre d'envoi et procès-verbal), les historiens locaux les identifieront sans difficulté.

Celle de Questa nous rappelle seulement que le dit Questa épousa la veuve de Laurent Giubega (le parrain de Napoléon) ; il prit parti pour l'Angleterre, s'expatria et oncques ne parut plus en Corse.

Celle de Flach, qu'il devint plus tard Intendant, lisez : préfet, dans le royaume de Naples, sous le règne de Murat.

Celle de Zannettini serait-elle celle du médecin de ce nom. (Marie-Antoine) qui fut en l'an 4, à l'armée d'Italie, chargé du service de l'Hôpital militaire n° 1 de Marseille ?

Calvi 5 Mai 1923, l'an 2° de la République française

Aux Citoyens membres de la Société Patriotique de Marseille

Citoyens frères et amis,

En assurant, comme nous avons fait, la place importante de Calvi à la République Française, malgré les efforts et les intrigues des malveillants, nous avons cru essentiel pour consolider notre ouvrage d'y former une Société Patriotique qui pût veiller au maintien de la Liberté et de l'Egalité, en donner l'exemple et déjouer les projets de quiconque oserait tenter d'y porter atteinte. Nous y avons procédé le 26 avril dernier et nous vous joignons ici copie du procès-verbal de notre installation.

Après la satisfaction de nous voir ainsi réunis, nous ne concevons rien de plus désirable ni de plus avantageux que de pouvoir fraterniser et correspondre avec ceux de nos concitoyens qu'un patriotisme pur et éclairé rend de dignes défenseurs de notre liberté.

En conséquence, Citoyens, nous vous prions de vouloir bien nous admettre à la faveur de l'affiliation avec vous et nous faire part des événements et des mesures qui pourront à l'avenir intéresser essentiellement la chose publique dans le continent de la France, vous promettant d'en agir de même envers vous en tout ce qui se présentera de relatif à la Corse en général et à la ville de Calvi en particulier.

Nous sommes bien cordialement, frères et amis,

Vos concitoyens, les Membres du Comité de Correspondance de la Société Patriotique des Amis de la Liberté et de l'Egalité de Calvi.

JULIEN fils. De L'OMBRE fils. GONNORIS. BRODY. ZANNETTINI. QUESTA fils. GIUBEGA. ANGIBAUT. GOMBAULT. FRANCHOSI, président.

*
*
*

L'an 1793, second de la République Française, et le vingt-sixième jour du mois d'avril, à quatre heures après midi, avec l'autorisation et en présence des Maire et officiers municipaux de la ville de Calvi, département de la Corse; les citoyens capitaines et officiers de l'Etat-Major de la frégate de la République *la Perle*, accompagnés de la très grande partie de l'équipage de la dite frégate, ainsi que des citoyens capitaine et officiers de l'état-major et partie de l'équipage de la corvette de la République *la Prosélyte*, d'une partie et de la presque totalité des officiers ou soldats du 26^e Régiment d'Infanterie en garnison à Calvi, les officiers, sous-officiers et volontaires du 2^e Bataillon des Bouches-du-Rhône et les autres corps civils et militaires réunis avec la majorité des habitants de la dite ville de Calvi, assemblés et réunis dans la grande salle du ci-devant Palais épiscopal, pour coopérer à l'établissement d'une société patriotique dans la dite ville de Calvi, le citoyen Mandet lieutenant-général des Armées de la République et commandant la dite ville de Calvi a été annoncé à la Société et reçu au milieu des applaudissements et des cris « Vive la Nation Française! Vive la République! Vive les Sans-Culottes! » le dit citoyen Mandet plus ancien d'âge a été placé de suite au siège du Président; cinq minutes après, les citoyens Roffo faisant fonctions de Maire, François Suzini, Félix Marie Mastagli, Augustin Languitti, François Peradi, Anaclet Gindi, officiers municipaux, et Franciosi, procureur de la dite ville de Calvi: à leur entrée dans la salle on a salué la dite municipalité des cris de: « Vive la Nation! Vive la République! » Alors, le citoyen Bayol, aumônier de la frégate *la Perle* a ouvert la séance par un discours patriotique. Le citoyen Président a dit que la seconde séance de la Société était renvoyée à dimanche prochain, 28 du courant, dans la chapelle des Pénitents Blancs de la dite ville de Calvi, à trois heures après midi. Alors, avec l'agrément du citoyen Président, le citoyen Auban chirurgien-major de *la Perle* a prononcé un discours de clôture de la dite séance, lequel discours a été traduit en langue italienne par le citoyen Flach, aide de camp du dit Général Mandet.

Signé conformément à l'original,

Louis BAYOL, secrétaire.

Pour copie, Les membres du Comité de Correspondance:

JULIEN fils. ZANNETTINI. FRANCHOSI, président. ANGBAULT. QUESTA fils. BRODY. GOMBAULT. GONNORIS. De L' Ombre fils. GIUREGA.

Je laisse à la sagacité des érudits corses, et en particulier de M. Serveille, ancien principal du Collège de Calvi, qui doit publier une histoire de Calvi, le soin de reconnaître leurs compatriotes.

Je n'ai pas d'autre intention — exhumant ces papiers inconnus — que d'être agréable à ceux d'entre eux qui sont mes amis, en leur témoignant ainsi ma curiosité de l'histoire de leur beau pays.

Jean de SERVIÈRES.

LES POÈTES DE LA CORSE

Les Chants de la Corse

par PAUL CADIOU

A côté de grands écrivains comme Prosper Mérimée, Alphonse Daudet, René Bazin et Charles Maurras, on eût souhaité qu'un maître de la poésie chantât notre île et ses beautés dans des vers impérissables ou qu'un nouveau Mistral naquit pour mériter l'immortalité et les honneurs de la traduction à un poème corse de haute valeur... il n'en est rien encore.

Par contre, on est touché de voir qu'il s'est trouvé parmi les visiteurs de notre île maints poètes délicats, enchantés et inspirés soit par nos paysages dont la rare splendeur éblouit, soit par quelques traits frappants de notre histoire dont l'héroïsme force l'admiration des plus blasés.

Nous ignorerions encore le nom de Paul Cadiou, si l'infatigable cynophile qu'est le Directeur de cette Revue n'avait découvert une plaquette de lui « *Les Chants de la Corse* » éditée à Rennes en 1897, (1).

Cadiou est de Bretagne, cette terre de poètes. Il ne craint pas cependant d'affirmer, dans sa préface, que la Corse, plus encore que la Bretagne « a conservé son originalité et mérite, belle entre toutes les provinces de France, son nom de perle de la Méditerranée ». Admirons la loyauté de cet hommage.

Admirons aussi chez Cadiou le choix des sujets : quelques sobres descriptions des sites les plus curieux et surtout des anecdotes relatant les hauts faits de nos plus glorieux ancêtres, Gaffori, Sampiero, Sambucuccio, de Casabianca, ou les exploits tout spartiates dont les femmes corses elles-mêmes ont été les héroïnes.

Notons aussi l'évocation d'une passion née « *Sur le cours d'Ajaccio* ».

Dans la foule il me fut donné d'apercevoir
Une blonde aux yeux noirs d'abîme, énigmatiques.

Nos regards un instant se sont croisés : j'ai vu
Sa grâce pénétrante.

Elle a rougi, baissant les yeux, — c'était prévu —
Et puis elle a passé rieuse, indifférente.

(1) Paul Cadiou, *Les Chants de la Corse*, une broch. de luxe in-8, 100 pages, Rennes, 1897. (rare).

Oui ! j'en fais le serment : un jour j'irai revoir
Les chênes de Tallane,
Avec au fond du cœur le frêle et doux espoir
De la rencontrer seule aux sources de Caldane.

Je ne lui dirai rien. Peut-être en me voyant
Se rappellera-t-elle
Le beau soir d'autrefois sur le cours verdoyant
Où je l'avais suivie en la trouvant si belle.

Pour la dernière fois je me pénétrerai
De sa grâce attirante,
De son regard si doux, et puis je partirai
Voulant de mon amour la laisser ignorante.

En raison de la rareté de la brochure de Paul Cadiou qui la rend absolument introuvable, nous ne craignons pas de citer en entier, entre autres sonnets assez remarquables, « *Les Vierges de Corte* ».

Alors que les Génois étaient maîtres de l'île
Et que leur étendard maudit et détesté
Insolemment flottait sur les murs de Corte,
On fut témoin d'un fait étrange dans la ville.

A l'église, tenant en leurs mains de lourds cierges,
Le visage caché sous leur « mezzaro » noir,
Les filles de Corte firent toutes toutes un soir
Le serment solennel de se conserver vierges.

Sourdes aux doux appels du printemps et de l'âge,
Plutôt que d'enfanter des fils à l'esclavage,
On les vit observer leur douloureux serment,

Attendant sans faiblir, hautaines et farouches,
Le grand jour désiré de l'affranchissement
Pour entr'ouvrir, aux fils de la Corse, leurs couches.

Ce petit ouvrage, qui a aujourd'hui plus de vingt-cinq ans d'âge, est semblable à un herbier : on y trouve en l'ouvrant les fleurs délicates et les fleurs sauvages que le poète a rapportées de son voyage, mais ce qui nous étonne c'est que ces fleurs aient garde la vivacité de leur couleur et la force de leur parfum, telles que lorsqu'elles s'épanouissaient sous notre ciel, dans la verdure sombre du maquis. Soyons-en reconnaissants à l'artiste qui les a cueillies avec autant de goût et nous les a conservées intactes, parmi les feuillets jaunis de son aimable recueil.

Antonio GRUSTINIANI

VARIÉTÉS

Le jour de l'an d'un vagabond

par Albert GLATIGNY

Par une soirée de 1868, nous nous trouvions, tous les internes, réunis dans une vaste salle du lycée de Bastia pour entendre le poète comédien Glatigny. Il y avait là : Antoine Savelli, le futur évêque attaché au Vatican ; Hyppolyte Pogglioli, qui devait diriger plus tard un grand journal du Midi ; Louis Roux, fils d'un conseiller à la cour ; Ledec, un futur marin ; Siméon de Buochberg, aujourd'hui maire de Corte ; Ordioni et d'autres camarades dont j'ai conservé le souvenir.

Je vois, encore, la sévère figure de notre proviseur. Ce soir là, par extraordinaire, elle avait fini par se dérider, car M. Hubertin partageait notre joie d'entendre les réparties, les sonnets et les poésies que Glatigny improvisait avec les mots que nous lui donnions.

Le poète fut frénétiquement applaudi.

Il ne se doutait pas que, quelques jours plus tard, il allait être victime d'une pénible aventure et que cette aventure, il l'enregistrerait dans un livre humoristique : *Le jour de l'an d'un vagabond*. (1)

Chrétiens, ceci nous enseigne
Qu'il ne faut aucunement
Voyager le jour de l'an,
Et que lorsque l'on dédaigne
D'acheter un passeport
On est toujours dans son tort.

Glatigny, jusqu'à sa mort, a gardé rancune à la Gendarmerie de la Corse, et notamment au brigadier, l'alsacien Theiss, qui lui joua un bien vilain tour.

« Il me fallait, dit-il, en parlant de ce fantoche moustachu, rencontrer un militaire, aussi idéalement échappé de chez Guignol que vous, pour concevoir, même dans un rêve, la grotesque histoire dont nous sommes les deux héros.

Séduit par la beauté de la nature et désireux de parcourir l'île, Glatigny avait pris la diligence d'Ajaccio.

A cette époque, la Corse ne possédait pas de voies ferrées. Pour se rendre à Ajaccio, on avait recours à la berline ou à la diligence.

Cette dernière, toujours bondée de voyageurs, était écrasée sous le poids des multiples colis qu'elle transportait. On partait toujours, mais, souvent, on s'arrêtait en route, car il arrivait que la diligence versât.

(1) Une brochure in-16 de 84 pages elzéviirs, Paris 1870, avec un spirituel frontispice gravé en taille douce par André Gill, (épuisé.)

Aujourd'hui, la France n'est pas mieux partagée. Nos trains ont pris la déplorable habitude de faire des fredaines, et même de recevoir la visite de tristes malfaiteurs.

A Paris, point n'est besoin de monter en auto pour faire la culbute ou être écrasé ; les boulevards et les rues possèdent des fondrières, des chausse-trapes en quantités suffisantes pour que les piétons se cassent jambe, bras ou tête : c'est le progrès !

Donc, le 1^{er} janvier 1869, à six heures du matin, notre poète bohème était grimpé sur l'impériale de la diligence qui allait de Corté à Ajaccio ; sa petite chienne Cosette l'accompagnait. A la hauteur du Col de Santo-Piétro, le brouillard se dissipant, Glatigny pousse un cri d'admiration et d'épouvante. Perché au sommet d'une route improbable, folle, sans parapet, la voiture oscillait brusquement, au dessus d'un gouffre de six cents pieds, pendant que le *Libeccio* faisait une musique infernale. Au dessus, se profilait une montagne couverte de neige menaçante.

On s'arrête un moment à Serragio. Là, le gouffre est plus effrayant encore. Glatigny a le vertige et préfère continuer le voyage à pied.

Le voilà à Vivario :

« Vivario est accroché à la montagne comme un nid d'aigle. De l'eau de tous les côtés. Les ruisseaux dégringolent, courent, jouent à cache-cache ; le soleil en fait autant d'arcs-en-ciel. Les cloches sonnent, on s'embrasse dans les rues ; c'est le jour de l'an. »

C'est non loin de Vivario, dans les gorges profondes du Monte Rotondo, que Lœtizia Bonaparte, réfugiée avec les derniers patriotes corses, s'écria : « Je me vengerai. »

Et trois mois après elle accouchait de Napoléon I^{er}..... Glatigny est à Vizzavona :

« Le Monte-Doro surgit, écartant sa formidable ceinture de pins et de hêtres, nu, chauve, puis tout au haut couronné de neige. Les nuages s'accrochent à cette neige et semblent continuer démesurément la montagne dans le bleu du ciel, illuminé par les traits de pourpre du soleil couchant. »

Une courte halte, et Glatigny poursuit son chemin.

Il est, maintenant, à Bocognano où Napoléon Bonaparte fut arrêté par les soldats de Paoli. Le poète ne s'attendait pas à subir un sort pareil dans la patrie de Bellacoscia.

A l'auberge Muffragie, il s'arrête. Sur le seuil, un joyeux gendarme, le brigadier Muchielli, tenait des propos galants à une jeune fille.

Enchanté de rencontrer quelqu'un avec qui parler, Glatigny invite le gendarme à prendre un vermouth. Les apéritifs n'ont jamais fait peur à Pandore : Muchielli accepte.

On cause amicalement. Mais la figure des consommateurs s'allonge ; ils regardent le nouveau venu avec des yeux troubles. Le jeune Muffragi glisse quelques paroles à l'oreille du brigadier ; des gendarmes montrent leur austère visage.

On soupe. Le repas terminé, le Gendarme Grivoté invite Glatigny à venir assister à une sauterie à la gendarmerie.

Le poète est fatigué par le voyage ; il ne sait pas danser. Mais comment résister aux sollicitations d'un aimable gendarme ? Il le suit à la caserne où ils boivent un petit verre ; puis Glatigny se lève.

« Fotre basse bort ! » clame, à ce moment, une voix tonitruante, en même temps qu'une bouffée d'haleine alcoolisée arrive en plein visage du voyageur. C'est Thessein, la terreur des bandits, qui vient de faire son apparition.

Quelles formidables moustaches ! Quels yeux d'un bleu féroce ment enfantin et quelles pattes il a le brigadier de gendarmerie de Bocognano !

Glatigny ne possède pas de passe port. A quoi bon ? Il voyage en terre française ; il fait partie d'une troupe de comédiens ; et d'ailleurs, cette pièce est abolie depuis dix ans.

— Pas à Bocognano, grogne Thessein.

Le voyageur insiste pour qu'on lui permette d'aller se coucher ; il rédige une dépêche pour M. Bécot, le premier Président du tribunal de Bastia.

— Sotte affaire ! réplique Pandore. Fus insultez la *chistice* ! Qu'on lui mette les fers aux pieds.

Et l'infortuné est enfermé dans un cachot taillé dans le roc, dont les murs suintent l'humidité, chargé de fers, grelottant de froid, recevant sur la figure et dans les yeux la poussière qui tombe du plafond, car, au dessus de sa prison, les gendarmes dansent à cœur joie.

Cependant, deux d'entre eux, plus compatissants que leurs camarades, lui apportent deux couvertures d'écurie, de l'eau claire, des allumettes, et du tabac.

— Ah ! si vous aviez avoué ! dit Murraccioli.

Avoué Quoi ? On ne lui avait rien demandé.

Nuit affreuse, glaciale, dans la puanteur et les ténèbres, au milieu de rats et de souris qui prennent sa figure pour le bois de Boulogne et se promènent sur son nez comme autour du lac, au grand désespoir de Cosette qui ne pouvait lutter contre tant d'adversaires.

Enfin, il commence à faire jour. Les gendarmes se lèvent avec l'aurore. Glatigny entend leur conversation. Ces mots : « coquin, honneur, rente, médaille » viennent à ses oreilles. Thessein aurait-il capturé Bellacoscia ?

Mais la porte du cachot s'ouvre, et le brigadier se montre, escorté de ses gendarmes, on fait sortir le prisonnier.

— Qu'avez-vous à avouer ? » lui demande-t-il.

On le fouille ; et, par un froid glacial, on le laisse nu jusqu'à la ceinture. Glatigny grelotte.

— « Quand on est innocent, on ne tremble pas » dit Mutchielli.

On lui prend sa montre et ses lettres.

Enfin, on lui permet de se rhabiller et on le réintègre dans son cachot.

Vers 10 heures, des gendarmes reviennent le chercher pour le conduire au bureau de Thessein. L'interrogatoire commence.

— « Qui êtes-vous ? »

— Je vous l'ai dit, je m'appelle Glatigny, je viens du théâtre de Bastia.

— Ce n'est pas vrai. Che fais-vous tire votre nom réel, vous êtes Jud ? (1)

Glatigny ne peut s'empêcher de rire. On n'a trouvé que soixante-et-un francs dans son porte-monnaie, mais, aussi, une lettre munie de cinq cachets. Donc le vagabond a dû recevoir mille francs au moins, et Thessein veut savoir où est passé cet argent.

La triste plaisanterie continue ; l'interrogatoire est d'un grotesque inimaginable. Glatigny croit assister à une farce carnavalesque où se trouve dans un asile de fous.

Il se contente de déclarer qu'il est venu, il y a un mois, avec la troupe du théâtre de Bastia, et qu'une des lettres qu'on a trouvées dans sa poche lui a été adressée par M. Autran, un Académicien.

— Ah ! *tacadémicien* ! encore une de vos professions, vous en changez souvent. Hier, vous m'avez dit que vous étiez acteur, après ça comédien, puis *article dramatique*... Puis vous êtes homme de lettres aussi. Où est votre diplôme ?

— Il n'y en a pas.

— Ah ! ma femme qui est institutrice en a un. Ah ! ah ! oui vous êtes un scélérat dangereux ! Et qu'est-ce encore que ce Pamphyle ?

— C'est M. Théodore de Banville, poète lyrique.

— Ils ont tous les métiers dont on n'a jamais entendu parler.

Et le spirituel gendarme, avec sa lumineuse logique, l'accuse d'être le chef d'une bande de malfaiteurs : Claretie, Autran, Gabriel Marc, Banville, Vacquerie et un Officier de marine.

(1) Jud était ce criminel qui avait assassiné un magistrat voyageant dans le train de Paris à Lyon. Ce crime, moins fréquent alors qu'aujourd'hui, avait d'autant plus émotionné l'opinion publique que le malfaiteur, malgré toutes les recherches de la police, était resté introuvable.

Glatigny veut télégraphier à Bastia ; il demande du papier, mais aucune dépêche n'est envoyée.

Ces scènes se reproduisent chez M. Arnaud, suppléant du juge de paix, « un petit vieillard grotesque, ayant l'air de sortir d'une boîte de polichinelles ». Pour faire avouer son crime à celui qu'il croit coupable, Thessein le martyrise pendant plusieurs jours. Glatigny est à bout de souffle et a la fièvre.

Heureusement, un gendarme, plus intelligent que les autres, conseille au brigadier tortionnaire de faire partir son prisonnier pour Ajaccio.

Alors on lui retire les fers. Muraccioli le conduit à sa maison, lui offre un petit verre d'eau-de-vie, et Mme Thessein, plus humaine que son farouche époux, lui apporte une tasse de café.

La charmante institutrice se montre très aimable pour le prisonnier, et les beaux yeux de la jeune femme font pénétrer un chaud rayon de soleil dans son cœur meurtri. Madame Thessein est bien femme : les madrigaux du poète la remplissent d'émotion ; sa figure s'éclaire d'un doux sourire. Une idylle s'ébauche. Et quelle agréable vengeance pour Glatigny ! Heureusement pour Thessein, son prisonnier devait partir le lendemain.

A Ajaccio, Glatigny fut relâché immédiatement. Quant à Thessein, il s'en tira avec quinze jours d'arrêts.

Le jour de l'an d'un vagabond est un livre charmant, écrit avec humour, ironie et un peu de haine à l'adresse des gendarmes corse. Il n'a que le défaut d'être devenu très rare en librairie.

Dans une deuxième édition de cette élégante brochure parue en 1870, l'auteur se montre injuste envers la Corse et les Corses. Le souvenir du supplice enduré à Bocognano, l'accueil glacial et la conduite de Grenoble qu'on lui fit au cours d'un second voyage à Sainte Lucie-de-Tallano, puis les tartines que lui consacra « l'Avenir de la Corse », qui s'imprimait à Paris, tout cela l'indisposa contre l'île de beauté.

« Cette station prolongée, dit-il en faisant allusion à son séjour à Sainte Lucie-de-Tallano, m'a convaincu que le seul ouvrage sérieux que l'on ait écrit sur cette terre de la Vendetta et de la délation était non la « Colomba » de Mérimée, mais bien le vaudeville de Siraudin. »...

L'auteur de *l'Illustre Brizacier*, des *Vignes folles*, des *Flèches d'or*, ne devait pas longtemps survivre à l'aventure de Bocognano. Miné par un mal qui ne pardonne pas, il s'éteignit à Sèvres, en 1873, à l'âge de 34 ans.

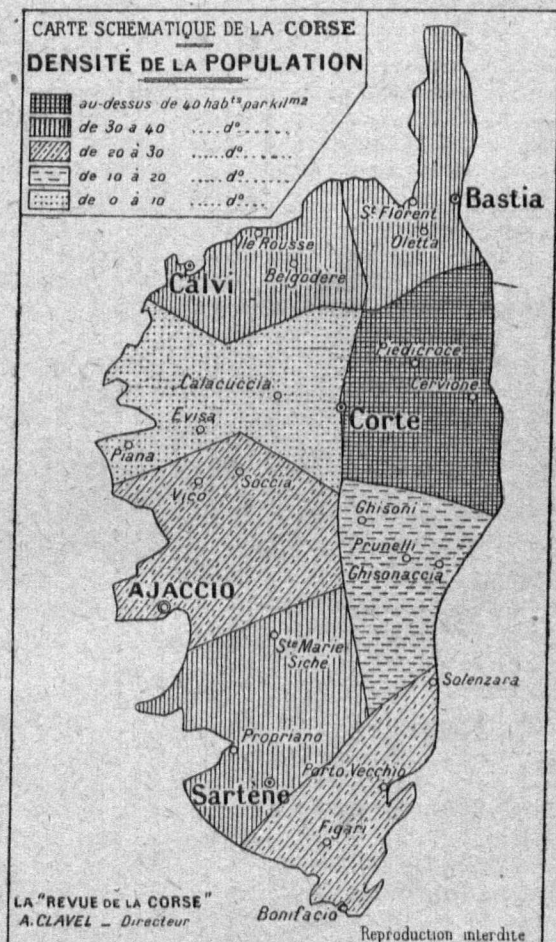
J. CARABIN.

ETUDES ÉCONOMIQUES

Répartition de la population en Corse



Lorsque l'on veut étudier le développement économique d'un pays tel que la Corse où sur un espace relativement petit sont juxtaposées des régions très différentes, la première chose à faire est d'étudier la répartition géographique des habitants. On peut admettre en effet que l'intérêt économique d'une région est proportionnel à la densité de sa population et que c'est dans les régions où cette densité est la plus élevée que l'investissement de capitaux a le plus de chances d'être rémunérateur.



C'est le résultat de cette étude démographique que représente la carte ci-contre. On y voit que la Corse a été divisée en huit régions ; lesquelles sont à peu près homogènes tant au point de vue du sol lui-même que des populations qui l'habitent. Ces régions sont les suivantes, leurs dénominations n'ayant pour but que de faciliter le langage.

1^o) — *La région de Bastia*, tout à fait au nord de l'île ; elle comprend le Cap d'une part et le Niolo de l'autre séparés par le col de Tégime. La population totale de cette région est de 62.000 habitants y compris Bastia qui entre pour 33.500 ; la superficie est de 85.000 hectares. Si on la rapporte au kilomètre carré et si l'on déduit l'agglomération de Bastia, la densité de la population est de 34 habitants au kilomètre carré.

2^o) — *La région de la Balagne*, contiguë à la précédente, se présente dans des conditions analogues ; superficie de 75.000 hectares ; population de 22.000 habitants, soit une densité de 31 habitants au kilom. carré.

Bien que ces deux régions soient assez nettement séparées l'une de l'autre, elles pourraient par leur réunion constituer ce qu'on appellerait *la région Nord* qui serait à sa lisière sud limitée par une ligne brisée suivant le Golo jusqu'à Ponte Leccia et rejoignant les environs sud de Calvi par Castifao (laissé en dehors) et la forêt de Bonifato.

3^o) *La région de Corte* qui serait limitée à l'est par la mer, au nord et à l'ouest par la Route de Bastia à Ajaccio et au sud par une ligne droite allant de Vivario à Aleria. Superficie 120.000 hectares ; population 57.200 habitants, densité 48. C'est la région la plus peuplée de la Corse. Les villages y sont relativement peu éloignés les uns des autres.

4^o) — *La région du monte Cinto* qui fait face à la précédente et se terminerait au sud par une ligne brisée allant du col de Vizzavona au col de Saint-Martin (proximité sud de Piana) par le col de Sévi, entre Renno et Cristinacce. Superficie 140.000 hectares, population 13.800 habitants ; densité 9 habitants par kilomètre carré. C'est de beaucoup la région la moins peuplée de l'île ; il est vrai que c'est celle qui a les plus grandes richesses touristiques (Scala de Santa Régina, Golfe de Porto, Calanches de Piana, Forêts d'Altone, de Valdoniello, d'Asco, etc.)

5^o) — *La région d'Ajaccio*, qui va de Cargèse à Cauro dans la direction N. O. S. E. et d'Ajaccio à Vizzavona dans la direction S. O. N. E. Population totale : 53 000 habitants pour une superficie de 130.000 hectares. Non comprise Ajaccio, la densité n'y est que de 23 habitants par kilomètre carré.

6^o) — *La région de Sartène*, au sud de la précédente qui comprendrait les vallées du Taravo et du Rizzanèse. Superficie 140.000 hectares, population : 51.200 habitants ; densité 36 habitants par kmq.

7^o) — *La région de Bonifacio* qui serait limitée par la mer et, au nord par une ligne allant sensiblement de Roccapina à Sari di Porto Vecchio par le col de l'Ospedale. Superficie 60.000 hectares, population 13.200 habitants, densité 22 habitants par kilom. carré.

8^o) — *La région du Fiume-Orbo* peuplée seulement de 11.000 habitants pour une superficie de 95.000 hectares ; soit une densité de 12 habitants par kmq. Cette région est peu peuplée, mais si un jour la plaine orientale est assainie et mise en culture, il est probable que l'on verra la population de cette région croître rapidement.

Cette répartition en régions, bien qu'ayant un caractère un peu artificiel permet néanmoins de tirer les conclusions suivantes :

Les deux grandes villes d'Ajaccio et Bastia mises à part et gardant leur intérêt particulier ce sont les régions de Corte, de Sartène, de Bastia et de la Balagne qui doivent tout d'abord retenir l'attention des pouvoirs publics, des industriels et des commerçants. Si une affaire d'ordre général concernant le développement économique du pays doit être étudiée, telle que la création de grandes routes nouvelles, l'électrification des campagnes ou la vente d'un produit de consommation courante, c'est sur ces

régions que l'on devra tout d'abord compter pour une solution « payante » de l'affaire.

On remarquera en effet que les quatre régions de Bastia, de la Balagne, de Corte et de Sartène qui comprennent exactement la moitié du territoire, représentent pourtant plus des deux tiers de la population (68 %). Si à ces régions on ajoute la ville seulement d'Ajaccio on réunit alors plus des trois quarts de la population totale. On remarquera aussi que les trois régions de Bastia, de la Balagne et de Corte contiennent exactement la moitié (141.000 habitants) de la population de l'île pour une superficie (280.000 hectares) juste égale au tiers de la superficie totale ; la densité de la population y est donc (Bastia comprise) de 50 habitants par kilomètre carré tandis que dans le reste du territoire elle n'est (Ajaccio comprise) que de 25.

Simon HERSAN. Conducteur des Ponts et Chaussées.

L'assainissement de la Côte Orientale

II. — Assèchement des marais (1)

Maintenant que l'adduction d'eau potable est réalisée dans une grande partie de la Plaine Orientale ou est sur le point de l'être, la question de l'assainissement proprement dit doit être abordée. En quoi consiste cet assainissement ? A faire disparaître les eaux dormantes qui sont les véritables foyers du mal. Les eaux nuisibles ne sont que les eaux douces et qui n'ont qu'une faible profondeur ; il y a dans la plaine orientale une quantité de terrains marécageux qui réunissent ces deux conditions ; il faudra les faire disparaître. Pour cela il faut ou les empêcher de se produire ou les détruire si elles se produisent.

On conçoit qu'en remblayant les terrains marécageux et en les entourant de canaux convenablement tracés on pourrait forcer l'eau qui parvient dans la région par ruissellement, débordement de crues ou pluies torrentielles, à s'écouler à la mer par les cours d'eau voisins qui s'y jettent eux directement. Ce procédé a plusieurs inconvénients qui sont les suivants :

Après tassement des remblais la cuvette peut se reformer plus ou moins, d'où des travaux complémentaires ou d'entretien assez considérables.

Les réseaux de canaux d'évacuation seront importants et il faudra les entretenir en bon état car un canal envasé et mal entretenu est aussi mauvais qu'un marais au point de vue du paludisme.

Enfin le remblai qui sera fait, le sera le plus souvent avec le seul élément dont on dispose en quantités illimitées : le sable des dunes anciennes ou nouvelles. Ce sera alors substituer à une terre naturellement fertile un terrain dont la stérilité ne disparaîtra que très tard.

C'est pour éviter ces inconvénients que l'on a songé à appliquer un système qui a déjà fait ses preuves ailleurs qu'en Corse, c'est d'évacuer l'eau nuisible par des pompes qui la rejeteront soit dans les rivières naturelles soit dans la mer. L'eau sera drainée d'abord en des points judicieusement choisis au moyen de canaux d'assez faible section et c'est en certains points de ces canaux que seront établies les pompes. Ces dernières ne fonctionneront d'ailleurs pas toute l'année. Pendant l'hiver où le paludisme n'est pas à craindre les terrains resteront noyés, mais dès la bonne saison ils seront asséchés par le pompage de manière à supprimer l'eau stagnante et à permettre la culture. Actuellement la simple action du soleil

(1) Voir numéro 24 précédent : *Adduction d'eau potable.*

produit elle-même cet assèchement dans nombre de cas, mais il n'est total qu'à la fin de la saison chaude alors que les moustiques ont eu le temps de croître et de multiplier et qu'il est trop tard pour faire culture. Le pompage remplacera donc l'action du soleil et permettra de faire en quelques jours ce que fait le soleil en plusieurs mois.

Avec cette méthode on n'aura pas à craindre de travaux de comblement imprévus puisqu'on n'en fera pas du tout ou très peu : les canaux seront moins importants partant moins coûteux à entretenir et enfin les terrains seront de première qualité grâce à la fertilisation renouvelée chaque hiver par les crues. On aura d'ailleurs, Dieu merci, assez de soleil pour faire entre le printemps et l'hiver des cultures très rémunératrices. Que si l'on avait à craindre le manque d'eau le même procédé du pompage et peut-être les mêmes pompes permettraient, en fonctionnant en sens inverse, d'alimenter les rigoles d'irrigation qui seraient reconnues nécessaires.

Comment fonctionneraient les pompes ? Beaucoup de personnes semblent croire que l'électricité est indispensable, oubliant sans doute que tout moteur peut faire ce travail, même le moteur constitué par les bras de l'homme. Ce procédé antique n'est pas à envisager car on aura le choix entre beaucoup d'autres moteurs : à vapeur, à essence, à huile lourde, à gaz pauvre etc. Il y a de par le monde une quantité considérable de pompes qui ne sont pas électriques.

On a envisagé l'emploi de l'électricité parce que tout le monde en ce moment a plus ou moins un projet d'électrification de la Corse dans sa poche. C'est à la mode et si parmi les nombreux projets de ce genre, il s'en trouvait un qui ne soit pas du pur domaine de l'utopie, et qui puisse être réalisé, le service du pompage serait certainement un client intéressant pour l'usine d'électrification. Si une affaire sérieuse était étudiée il pourrait même se faire que le client fût aussi actionnaire en ce sens que l'Etat participerait aux frais d'installation de l'usine. Mais il ne faut pas croire que l'Etat pour utiliser chaque année trois ou quatre cents chevaux pendant quelques semaines installera à ses frais une usine hydroélectrique de plusieurs milliers de chevaux. Des pompes à moteurs non électriques seraient alors plus économiques.

Quelle que soit la méthode employée pour se débarrasser de l'eau nuisible il faudra pouvoir l'envoyer à la mer. Cela ira tout seul si on l'y envoie directement par une pompe ; mais il pourra arriver qu'on soit obligé de l'envoyer dans une rivière, et alors il faudra que cette rivière débouche réellement à la mer. Or on sait qu'en été beaucoup de rivières sont bouchées par la dune, ce qui est d'ailleurs une des causes pour lesquelles les terrains avoisinants sont marécageux. Il faudra donc assurer le débouché à la mer.

On a essayé d'y arriver en certains endroits au moyen de digues et d'épis en enrochement.

On ne réussit guère à fixer une embouchure que si l'on peut déplacer cette embouchure pour la reporter dans un terrain rocheux ou du moins assez compact. Le cas est peu fréquent et il faudra envisager un débouquement annuel et pour ainsi dire permanent des embouchures, débouquement qui se fera soit à la main soit plus rapidement au moyen de petites dragues.

NESA-ROSKI.

Ingénieur de l'Hydraulique agricole



NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES

L'ANNU CORSU

L'Annu Corsu dont le succès a été assez grand l'année dernière pour que sa première édition ait été rapidement épuisée, vient de faire paraître celle de 1924.

Le volume de 1923 avait surpris beaucoup de Corses non seulement par l'ensemble et le choix de tous les articles et de tous les poèmes publiés, mais par son heureuse conception et le luxe inusité de sa présentation. M. A. Bonifacio, professeur au Lycée de Nice et M. Paul Arrighi, professeur au Lycée français de Rome, créateurs de cette œuvre régionaliste, avaient débuté par un coup de maître.

Encouragés par le chaleureux accueil qui lui fut fait — on pourrait dire dans le monde entier, car les Corses sont partout — ils ont encore perfectionné le volume de cette année devenu un véritable monument élevé au dialecte corse. Aucune des campagnes régionalistes entreprises en faveur du langage populaire de la Corse ne s'est présentée jusqu'ici sous un aspect aussi séduisant.

L'Annu Corsu pour 1924 est un volume fort élégant, de 250 pages et du même format que cette Revue. Il est tiré sur papier de luxe et revêtu d'une couverture artistement illustrée. Vingt et un collaborateurs, — telle une salve de vingt et un coups de canon tirés en l'honneur de la langue ancestrale —, ont apporté leur concours à cette œuvre en une centaine de poèmes dont quelques-uns resteront comme les modèles de l'expression poétique en dialecte corse. Trois chants consacrés par leur popularité ont été reproduits avec une page de notation musicale. Des gravures sur bois dans le genre à la mode du jour, des photographies, de nombreux portraits accompagnent le texte avec d'autant plus d'agrément que le papier glacé a permis d'en réussir admirablement le tirage.

C'est un effort remarquable au point de vue du régionalisme littéraire, de l'unification des dialectes et de la renaissance de la vieille langue Corse.

On peut dire que les habiles directeurs de ce remarquable ouvrage ont fait faire un grand pas à la cause de la linguistique insulaire dont ils sont les apôtres fervents et les audacieux pionniers.

Nous avouons humblement que notre compréhension de la langue corse, surtout dans le langage poétique, n'est pas assez complète pour que nous risquions des appréciations. Elle nous a permis cependant de comprendre le charme séducteur de certaines poésies que les Corses sûrement fixeront dans leur mémoire.

Mais ce qui, à notre avis, ajoute un très grand intérêt à cette publication, c'est la reproduction de la remarquable conférence faite à Nice l'année dernière par M. P. Arrighi, avec un légitime succès et dont la *Revue de la Corse* a entretenu alors ses lecteurs (N° 21, Mai-Juin 1923).

En 15 pages de petit texte, l'éminent professeur a établi un historique, que l'on pourrait dire complet, bien qu'il s'en défende, du régionalisme littéraire de la Corse. C'est la première fois que paraît un semblable travail dans lequel sont cités et appréciés tous les écrivains corses qui ont contribué à fixer, à perpétuer, à répandre les dialectes usités dans la population insulaire. A la lecture de cette instructive étude, on se trouve entraîné autant par le développement attrayant des idées que par l'élégance du style qui les exprime.

Cette savante conférence, qui semble l'indispensable complément du volume qu'elle termine, aurait pu aussi bien en être la préface car elle en prépare admirablement toutes les voies.

Et dans ces pages empreintes par moments d'un véritable lyrisme, tant l'âme de l'apôtre s'enflamme au développement du rêve caressé, nous cueillons le jugement porté sur la première édition de son œuvre, qui s'applique bien mieux encore à celle qui vient de paraître : « Lisez les

poèmes des collaborateurs vivants de *l'Annu Corsu* : partout, dans la satire ou l'élégie, dans l'évocation historique ou l'anecdote plaisante, dans l'étude psychologique ou littéraire, dans le portrait ou le paysage, vibre un tel amour du sol natal que toutes les espérances nous sont permises ». C'est là le meilleur résumé de toutes les appréciations qui ont été publiées sur cette nouvelle édition (1). — A. C.

L'Agenda P. L. M. pour 1924

Comme tous les ans, la Cie P. L. M. vient de faire paraître son luxueux agenda sous sa forme artistique habituelle.

Mentionnons simplement la collaboration des meilleurs écrivains, peintres et dessinateurs, ses 330 illustrations dans le texte, 16 hors texte formant tableaux détachables en couleurs et la pochette contenant 12 cartes postales, pour ne nous occuper que de la place que la Corse y occupe.

On peut dire que presque toutes les Vignettes sont humoristiques, aussi bien dans les paysages que caractérise la plus haute fantaisie, que dans les sujets où l'art caricatural s'est donné libre cours.

En mars, le touriste qui va en Corse « se déguise en maquisman » (avec un costume tyrolien, naturellement). En avril, le printemps corse « sent les figatelli et le gros vin fruité » (on aurait plutôt cru qu'il sentait le maquis). En revanche, signalons la parfaite description touristique de l'Île de Beauté qui occupe les pages 138 à 145.

On ne sait comment le dessinateur a conçu la vue fantaisiste de Bonifacio, celle d'Evisa se rapproche davantage de la réalité, mais son pont génois sur le Golo pourrait être quelconque et la citadelle de Corte semble perchée sur une des aiguilles de Popolasca.

Son dessin des Calanche, est celui d'un simple rocher au bord duquel on soupçonne la tour génoise qui paraît ronde tandis qu'elle est carrée. Mais le triomphe de ce site célèbre est le tableau en couleurs, détachable sur fond gris, qui représente également un rocher rougeâtre, au bord du golfe de Porto.

Nous avons déjà vu l'original de ce tableau du peintre Belnet dans son vaste atelier où fut monté, pour la première et unique fois, le fameux plan en relief de la Corse.

L'artiste, dont tant de tableaux ont été justement appréciés, a déployé sa virtuosité en des tons tellement chauds qu'on les croirait le reflet d'un incendie. N'est-ce pas le sort des choses que l'on admire à distance de revêtir, dans l'imagination, le super-coloris fidèlement traduit sur cette toile, et qu'on recherche en vain quand on les approche ?

Ajoutons que, dans les 12 cartes postales contenues en une pochette, la Corse est représentée par une vue en bleu très artistique d'un coin du golfe d'Ajaccio.

On voit que le P. L. M. a fait une large part à la Corse dans ce superbe volume dont il serait trop long de décrire tous les nombreux attraits. On comprend que l'édition en soit vite épuisée pour les collectionneurs, surtout en pensant que, vendu dans un but de propagande, son prix de 5 francs en couvre à peine les frais (2).

(1) Prix de *l'Annu Corsu*, deuxième année : 3 fr., franco : 3, 75 ; recommandé 4 fr. Nous possédons encore quelques exemplaires de la première année : 2 fr. franco, 3, 75 et rec. 3 fr. Nous conseillons de demander cette collection qui deviendra bientôt une rareté.

(2) Au moment où paraît cette notice, l'édition est épuisée, comme nous le faisons prévoir.

ALMANACCU DI A MUVRÀ

L'imprimerie de *A Muvra*, *Giurnale di e pieve di Corsica*, dirigée par M. Pierre Rocca vient de publier, comme l'année dernière, son almanach pour 1924. Succès oblige, sans doute, car l'édition de cette année est beaucoup plus importante que la précédente. Visiblement *A Muvra* a voulu « faire grand », car le format qu'il a choisi, en librairie in-8 jésus, mesure $0,29 \times 0,20$ centimètres, ce qui est l'apanage des publications de luxe. Ses 225 pages sur 2 colonnes contiennent de très nombreuses poésies en dialecte corse et des articles en prose dus, en majeure partie, aux collaborateurs de l'organe régionaliste. La plus grande variété existe dans ces morceaux divers parmi lesquels sont répartis de nombreux dessins humoristiques, occupant parfois la page entière, où l'art a été le moindre des soucis et dont quelques-uns ne manqueront pas de soulever de très fortes critiques.

Des chansons populaires, connues ou inédites, y figurent avec quelques lignes de musique. Les *Pruverbj* abondent à côté des *Pisticcine* et des *Stalbatoghj* et l'on a l'agrément imprévu d'y lire, « arrangée » en dialecte insulaire, la célèbre comédie latine de Plaute, *La Marmite* (*Auluraria*) qui devient ici : *A Pignata, messa in corsu da Petru Rocca*.

Comme l'année dernière, une gigantesque tête de mouflon, emblème de la Maison, adorne la couverture sur papier de luxe de cette publication.

On peut féliciter M. Pierre Rocca d'avoir eu l'habileté de produire cet important travail typographique, avec le matériel dont il dispose, en l'établissant au prix réduit de cinquante soldi (2 fr. 50 cent.)

UN SOUVENIR DE FORSYTH MAJOR

Le bulletin de la *Société Royale de Londres* (*Royal Society*) qui est l'équivalent en Angleterre de notre Académie, vient de publier, sur notre regretté collaborateur Charles Immanuel FORSEYTH MAJOR, une notice nécrologique (*Obituary Notice*), signée par M. C. W. Andrews. Un extrait en a été fait sous la forme d'une brochure grand in-8, avec couverture, qui contient en pleine page sur papier glacé, un superbe et très fidèle portrait du savant décédé, avec sa signature.

Rappelons à ce sujet les notices que nous avons publiées dans les numéros 21 et 23 de la *Revue* avec l'espoir de publier prochainement la suite des articles dont le premier a paru dans notre numéro 19 sous la rubrique indiquée par lui : *Monuments pseudo-mégalithiques de la Corse*.

L'HISTOIRE DU CAP CORSE

Les journaux corses ont déjà parlé, avec des éloges mérités, de la remarquable *Histoire du Cap-Corse* que vient de publier M. Camille Piccioni et dont un important-compte rendu, par une plume autorisée, va paraître dans la *Revue*.

Notre éminent collaborateur avait précédemment écrit, ici même, un article extrêmement intéressant sur le régionalisme corse⁽¹⁾ mais ses études sont loin d'être limitées aux seuls sujets touchant son pays. La *Revue du droit international* vient de faire paraître successivement deux savants mémoires : *Le Spitzberg et La Convention du 9 février 1920* et *La Sanction militaire des décisions de la Société des nations*, dans lesquels le ministre plénipotentiaire, avec une science diplomatique éprouvée, arrive à des conclusions qui ont très vivement retenu l'attention de tous les spécialistes en questions internationales.

(1) *La Corse et la proposition de loi organisant les régions administratives*, par Camille Piccioni. Cf. n° 20 de la *Revue* (mars-Avril 1923).

L'Ile parfumée : LA CORSE

Voici une plaquette de 50 pages qui sort de la banalité des récits de voyage. On en a si souvent lu d'insignifiants qu'on soulève presque avec indifférence sa couverture bleu-foncé. Mais dès les premières pages on sent que l'auteur « sait écrire », on poursuit sa lecture avec curiosité, on est intéressé aux fidèles tableaux des mœurs et des paysages et l'on s'étonne d'être arrivé à la fin sans la moindre lassitude.

Car l'œuvre de Georges Avril, donne l'impression d'une peinture exacte et vraie, d'une Corse qui s'est révélée à ses yeux d'observateur, non seulement comme un éden journalier sous son ciel d'améthyste, avec ses rochers fantastiques, son maquis arborescent et sa mer toute bleue : mais surtout par cette antique et sereine grandeur qu'il a trouvée loin des villes, chez le paysan qui a su garder intacte l'âme de la légendaire Cyrnos. De son court séjour en Corse l'auteur a fait une relation charmante, d'un style agréable et piquant, et bien différente de celles que l'on nous donne fréquemment.

Ce n'est pourtant qu'une esquisse, mais cette esquisse est si nette, qu'on regrette que l'auteur n'ait pas eu le désir ou le loisir de prolonger son séjour de quelques mois : nous aurions eu certainement un livre substantiel et achevé (une plaquette in-16 ; 2 fr. 50 : franco : 3 fr.). RÉGULUS

L'OFFRANDE A CYRNOS

Le recueil de poésies de Marc Leclerc dont nous avons annoncé l'apparition prochaine a vu le jour dans les vitrines des libraires, mais le compte-rendu promis n'étant pas encore parvenu, nous ne pouvons aujourd'hui que mentionner l'édition parue. On peut dire toutefois que l'auteur a voulu chanter les magnificences de la Terre de Corse, où il vécut plus d'un an, en écrivant ces poèmes dont la plupart dépeignent les sites et les coutumes de l'île de Beauté par des évocations très colorées — car l'auteur est un peintre. *L'offrande à Cyrnos* soigneusement édité est du prix de 4 fr. 50, franco 5 francs.

Le développement de la Presse Corse

Les dernières semaines qui viennent de s'écouler ont été particulièrement fertiles en éclosion de journaux corses :

La Vieille Corse, journal hebdomadaire, in-folio, 4 pages à 5 col. a fait son apparition le 14 janvier 1924, ayant comme Direct. politique J. D. Pisselli et, pour redact. en chef, J. Canasssi, qui se proposent de « faire de la politique pour purger la Corse des arrivistes et des ambitieux ». Administ. Alessandri, 8 rue Fesch, Ajaccio. Impr. 19 cours Napoléon.

Le Petit Quotidien, journal d'Information et de défense des intérêts généraux de la Corse, fondé et dirigé par l'imprimeur bien connu Casimir Piaggi, a paru à Bastia le 21 janv. 1924, sur in-4° Jésus, 4 pages à 3 col. au prix téméraire de 0, 05 centimes. Déjà il annonce son prochain agrandissement avec 5 col. et le prix de 0, 10 cent.

Poilu Corse, organe d'union démocratique et des anciens combattants, vient de paraître le 10 février à Paris, 20, rue Saint-Lazare. Direct. André Grisoni, administ. J. Giovannelli. Bi-mensuel « qui se propose de défendre les idées républicaines et laïques », format in-folio, 4 p. à 5 col.

Pendant ce temps **A Muvra** passait de 4 à 5 colonnes. On peut dire que les Corses ne manqueront pas de journaux politiques qui, sans doute, trouveront plus de lecteurs qu'une Revue historique et littéraire !

François de MORATI GENTILE

Au moment de mettre sous presse nous apprenons avec émotion qu'un nouveau deuil vient de frapper la Corse et la *Revue*. M. de Morati-Gentile a été enlevé, dans toute la force de l'âge, aux nombreuses affections dont il était entouré. Nous consacrerons une notice, dans notre prochain numéro, à cet excellent et très regretté Collaborateur.

En Corse



En feuilletant l'*Indicateur Guide-Clavel de la Corse*, qui comble une si grande lacune, je me remémore avec un peu de mélancolie les excursions que je faisais, il y a quelque vingt-six à vingt-sept ans, dans la merveilleuse terre insulaire dont l'on rapporte de si éblouissantes visions. Combien mes courses furent parfois pénibles, car les moyens de circulation étaient rudimentaires, les services de diligences — et quelles diligences ! — avaient lieu à des heures incommodes, souvent en partie la nuit. On ne trouvait pas partout à louer des voitures et, aux journées chaudes, les marches pénibles sont souvent fastidieuses, à travers l'interminable maquis.

Cependant j'ai parcouru à pied, le bâton à la main, sac au dos, bien des routes de l'île ; d'autres fois un mulet m'épargnait la fatigue des longues ascensions jusqu'au col d'où la descente sur un autre versant était facile et rapide. Mais je ne pouvais, à cause de la longueur du trajet, aller chercher le repos dans l'hôtel de quelque ville ou gros bourg, gîte d'ailleurs, en ce temps, fort sommaire. Je devais reposer à l'auberge d'un village dont je ne garderais peut-être qu'un médiocre souvenir si l'accueil des hôtes n'avait été si empressé.

Accueil non dénué de méfiance, faut-il l'avouer. Le Corse, peu habitué aux longues courses pédestres, ne conçoit pas ce mode de locomotion. Les touristes, alors rares, dépensant sans trop compter pour se faire conduire de ville en ville par quelque équipage primitif mais entraîné par des chevaux endiablés, ces touristes donnant aux insulaires l'idée que tout promeneur continental était un « mylord anglais », faisaient prendre en piètre estime l'excursionniste à pied. On me déconseilla bien souvent de m'en aller ainsi, comme je le faisais dans la métropole. Je m'obstinai et je dois à cette obstination mes meilleurs souvenirs, car, ainsi, je vis bien la Corse. Je pus pénétrer dans son intimité, gravir quelques-uns de ses monts, m'arrêter pour étudier les cultures vraiment trop éparses, les industries encore rudimentaires — elles le sont toujours — avec l'automobile je n'eus pu satisfaire mon désir de voir.

Faut-il l'avouer ? j'étais peut-être le seul voyageur à avoir ainsi parcouru l'île superbe en m'intéressant à autre chose qu'aux bandits légendaires, le seul à ne voir dans le maquis qu'un asile pour des réfractaires. Si l'on voit apparaître quelques bandits dans le livre que je consacrai à la Corse, c'est que je me suis trouvé par hasard au milieu de scènes dérivant des vendettas. Tant d'autres écrivains, depuis Mérimée, ont surtout cherché en Corse des scènes tragiques. Un bandit authentique leur était indispensable, que dis-je, il était indispensable à tout voyage officiel. Emmanuel Arène, dit-on, voulait mettre une apparition du légendaire Bellacoscia dans le programme offert à un président de la République.

Donc il n'y eut pas de bandit corse parmi les personnalités qui me reçurent ou me guidèrent. Cependant un hôte du maquis m'eut été fort utile pour me faire utiliser les sentiers coupant les détours des grands chemins, ou menant plus rapidement d'une vallée à l'autre. J'aurais gagné bien des lieues sur mes itinéraires.

Aujourd'hui ces lieues sont commodément et rapidement parcourues. Si le réseau des chemins de fer n'a pu être achevé à cause de l'âpreté des propriétaires exigeant de leur terrain des prix représentant de dix à cent fois la valeur réelle, le réseau si complet des routes a permis de remédier

au faible développement des lignes de rails, par la création de services automobiles. Si j'en juge par *l'Indicateur Guide-Clavol de la Corse*, l'île s'est placée d'un bond en tête des départements pour le nombre des services à traction mécanique, que complètent ceux des petites diligences et autres véhicules servant au transport des voyageurs et de leurs bagages. On peut dire qu'il n'est guère de communes un peu peuplées qui ne soient reliées aux chemins de fer rattachant les deux grandes villes Bastia et Ajaccio et projetant des embranchements d'attente sur le littoral du Nord-Ouest et celui de l'Est.

Ceux qui veulent parcourir rapidement l'île ont maintenant le moyen de le faire dans des conditions sérieuses de commodité et de confort. En même temps, ils trouvent dans les principaux centres des hôtels bien tenus, même, dans les deux capitales, les amples installations auxquelles on s'est habitué à donner le nom assez ridicule de *palace*. De bonne heure l'admirable site alpestre de Vizzavona eut son grand hôtel bien tenu.

Certes ces facilités ne permettent guère de pénétrer dans l'intimité des choses, on passe trop vite et seulement sur l'inflexible ruban des routes, mais on a une impression suffisante du pays et l'on jouit des plus grands paysages des terres méditerranéennes sans fatigue et sans effort. Pour visiter la Corse comme elle doit être vue, le piéton, et même le vélocipédiste, devrait y consacrer de longues semaines ; les automobiles combinées avec les voies ferrées et les bateaux à vapeur côtiers permettent d'avoir, en une quinzaine de jours, même en huit jours pour qui se borne aux sites les plus remarquables, une idée assez complète de cette terre si facilement accessible maintenant que l'on s'y rend en quelques heures en s'embarquant à Nice.

Que faut-il voir de préférence, demanderont les touristes désireux d'entreprendre ce voyage aussi séduisant que facile ? Cela dépend des goûts et des tendances des visiteurs. Ceux qui veulent retrouver la vie des cités hivernales ou estivales ne pourront se satisfaire que par un séjour à Bastia et à Ajaccio, villes autour desquelles les grands paysages abondent, facilement accessibles par un réseau très serré de services automobiles. La visite du cordon de *marines* et de beaux villages frangeant la rive orientale du Cap Corse, l'ascension si facile du col de Teghime d'où l'on a vue sur les deux versants de la Méditerranée occidentale et de la mer de Toscane, voilà pour Bastia. Ajaccio, grâce à son littoral découpé par de grands golfes, aux nobles montagnes qui la dominent, aux larges horizons de ses vallées, a plus d'attrait encore. De là on peut pousser jusqu'à ce golfe de Porto et aux calanches, incomparable féerie.

Et même, d'une capitale à l'autre, le chemin de fer suffit pour donner aux visiteurs pressés une image de toutes les beautés de l'île. De Corte à Ajaccio surtout, c'est une succession de merveilles, l'accès au tunnel de faite se fait à travers des monts et des forêts qui laissent un inoubliable souvenir. Le ciel éclatant, les eaux bondissantes, la colonnade des pins laricios escaladant les parois immenses font de cette ascension commodément accomplie dans de luxueux wagons un véritable voyage de rêve.

Il faut voir la Corse et, quand on l'a vue, la revoir, errer sous ses chaîgneraies, monter dans les pâturages de ses monts solitaires, gravir les raides sentiers montant aux villages blancs juchés sur quelque promontoire, pénétrer dans les oasis trop rares où le maquis a fait place aux plantations d'orangers, de citronniers, de cédratiers comme il en est autour des deux cités maîtresses. Il faut aussi visiter Bonifacio au fond de sa baie invisible, véritable fjord, puis ce golfe superbe de Porto-Vecchio dont quelques travaux feraient un abri pour des flottes entières.

Et si l'on a le temps, on devra encore chercher la vie primitive du pays en pénétrant dans ce Niolo si solitaire avant l'automobile, ou le farouche Fiumorbo ; puis, si l'on a la vocation d'alpiniste, gravir quelque grand sommet, Rotondo ou Incudine. De telles visions ne s'oublieront plus.

ARDOUIN-DUMAZET

Tous les lecteurs de cette *Revue* connaissent assurément l'auteur célèbre de l'intéressant article qui inaugure dignement notre nouvelle publication touristique.

M. Ardouin-Dumazet a consacré à l'étude complète de la France plus de 30 années de patientes explorations accomplies sans relâche avec une prodigieuse activité. Son œuvre immense, publiée sous le titre modeste de : *Voyage en France*, emplit 90 volumes de 300 à 500 pages, avec cartes et croquis, dont 14 décrivent les départements envahis pendant la guerre.

Ecrits dans un style alerte et plein de couleur, ils constituent un des labeurs les plus considérables de ce temps.

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, comme un aimable compagnon qui entend voir, toucher et comprendre ce qu'il décrit.

Il expose son sujet avec une aisance extrême et le talent de se faire lire agréablement jusqu'au bout. Les distinctions les plus hautes sont venues récompenser cet ouvrage incomparable pour l'étendue et l'ampleur, la variété et la clarté des descriptions.

Précurseur des tendances actuelles du régionalisme, M. Ardouin-Dumazet s'est affranchi le plus souvent des limites fictives du département pour diriger logiquement ses explorations par provinces et régions naturelles, de sorte que très peu de départements occupent à eux seuls un volume.

L'insularité de la Corse lui a valu l'avantage d'en remplir un de 400 pages (14^{me} série) — avec 10 vues photographiques et 28 cartes dont une dépliant.

Nos lecteurs ont vu avec quel soin persévérant l'auteur a parcouru et étudié ce pays. « Aucune description de l'île n'est plus complète et plus vivante que celle de M. Ardouin-Dumazet, aucun autre n'a poussé aussi à fond l'étude des ressources pour la plupart inexploitées, de ce pays si bien doté par la nature » (1).

Malgré cette formidable production, il a encore écrit un volume sur l'Algérie, une enquête sur les chemins de fer d'Etat à l'étranger, une *Etude sur la défense de la Corse* (2) et surtout de nombreux ouvrages militaires relatifs à la campagne de 1870-71, qu'il fit, comme nous, et dont il intitule le récit, « *Une armée dans les neiges*. »

Mais nous voulons surtout montrer que nul n'était mieux qualifié que M. Ardouin-Dumazet pour parler d'excursions en tête de cette nouvelle partie touristique, et nous lui sommes reconnaissant d'avoir bien voulu favoriser nos lecteurs du récit inédit de ses moyens d'exploration en Corse.

A. C.

(1) Le volume est terminé par un très important *Index alphabétique* précieux pour les recherches concernant les localités, les anciennes subdivisions, les industries et les cultures de la Corse. (6 fr. 50).

(2). L'armée navale en 1893. L'escadre russe en Provence. La défense de la Corse, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse (1 vol. in-8, 440 pages 6 fr. 50).

Les régions touristiques de la Corse



Les lecteurs de notre ancien *Indicateur de la Corse*, devenus des abonnés de la *Revue*, avaient suivi avec grand intérêt, pendant plusieurs années, l'instructive et pittoresque série des *Régions touristiques de la Corse*, spécialement écrites pour notre publication par M. Louis Villat, et s'étaient inquiétés d'en voir le développement arrêté par la cession de l'*Indicateur*.

Les huit pages touristiques que nous ajoutons à la *Revue* à partir de ce numéro, sans augmentation de son prix, vont les rassurer à cet égard.

Notre érudit collaborateur, aussi complètement documenté sur toutes les parties de la Corse que sur son histoire, avait méthodiquement réparti son important travail, par une division raisonnée de l'île à visiter, en 16 régions touristiques allant du Nord au Sud. Il a dressé, de cette classification géographique, une carte schématique que nous reproduisons ici pour mieux renseigner le lecteur sur la marche des articles qui vont suivre.

Les huit régions du Nord, représentant la moitié du cycle à parcourir et séparées distinctement des régions méridionales par un double trait sur la carte, ont été entièrement publiées dans l'*Indicateur*. La composition en a été conservée et nous la présentons aujourd'hui, plus convenablement disposée dans une élégante brochure de même format, de même papier et de même couverture que la *Revue* à côté de laquelle elle trouvera naturellement sa place dans les bibliothèques Corses (1).

Les articles inédits dont M. L. Villat continue ici la publication, en commençant aujourd'hui par la neuvième région, formeront donc la suite de ceux contenus dans la brochure dont ils seront ainsi le complément. Inversement, les lecteurs de la *Revue* désirant connaître les régions précédemment décrites, trouveront une agréable et instructive satisfaction avec la collection des huit premières régions.

Le développement de cette intéressante série formera le guide le plus complet, le moins banal et le mieux compris, de tous ceux qui ont prétendu décrire la Corse. Il constituera un élément régulier et attrayant de cette nouvelle *Corse touristique*, la troisième des publications renfermées sous cette même couverture.

LE FIUMORBO

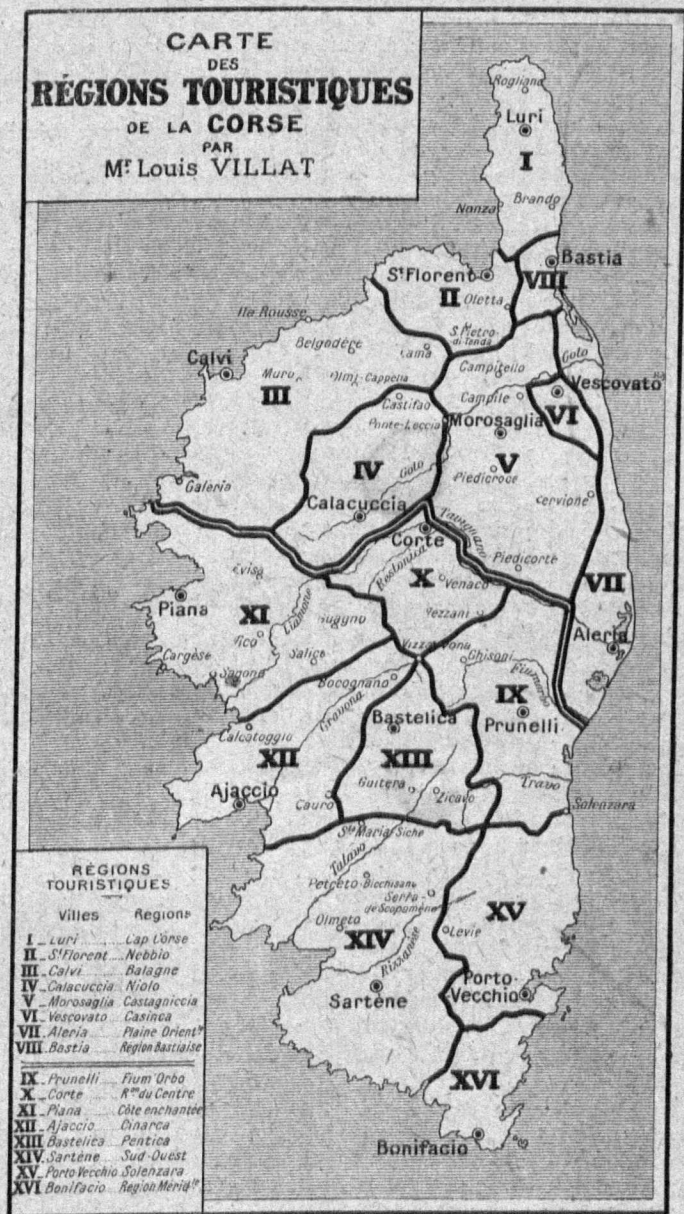
Description géographique

Le Fiumorbo doit son nom au torrent qui, barré par des montagnes, roule comme au hasard avant de tomber dans la mer et qui a mérité par son cours incertain l'appellation poétique de fleuve aveugle, *fium'orbo*.

1. — Entre la vallée moyenne du Tavignano et la Solenzara, cette région montagneuse s'adosse à la grande arête centrale de la Corse. Deux terrains la constituent : au Nord, la partie méridionale de la zone des schistes métamorphiques, toute injectée de diabases et de gabbros ; au Sud, de part et d'autre du Travo, un bassin tertiaire de l'époque éocène. Ajoutons-y la terminaison méridionale de la grande zone de sédiments marins miocènes, c'est-à-dire la plaine alluviale, entrecoupée de lagunes, que nous avons déjà rencontrée au long de la côte orientale et qui se prolonge, au delà de Ghisonaccia, jusqu'à la Solenzara. Après les étangs de Biguglia, de Diana et d'Urbino, que l'on rencontre successivement en partant de Bastia, voici l'étang de Palo aux contours intérieurs très articulés, mal défendu de la mer par une étroite flèche de sable qui s'interrompt au point de permettre à ses eaux peu profondes (2 mètres) de demeurer encore à l'état saumâtre.

(1) *Les Régions touristiques de la Corse* par M. L. Villat (première partie), brochure in-8 sur beau papier et couverture forte. Prix 3 frs, franco 3 fr 50; recommandée 4 fr. — Cette brochure serait aujourd'hui parue sans les inondations qui ont paralysé temporairement l'imprimerie Paul Dupont. Ce retard imprévu sera de courte durée.

Là est, en effet, la région de comblement où les rivières (Tagnone, Fiumorbo, Travo) suivant des directions parallèles conformes à d'anciens accidents tectoniques, ont déposé les matériaux arrachés à la chaîne qu'entaille àprement une érosion séculaire.



En opposition avec ce niveau de base, la partie supérieure des vallées — largement ouverte, peu inclinée, avec une topographie indécise et un relief peu accentué (les plus fortes cotes d'altitude sont de 860 pour le Fiumorbo) — offre, à proximité de la haute chaîne alpine, les caractéris-

tiques essentielles d'une morphologie sénile. Chacune de ses vallées hautes a son climat spécial, où prospèrent particulièrement l'herbe et l'arbre, la fougère, le pin, le hêtre, le sapin (Blanchard).

Entre les deux régions, la transition se fait par des gorges abruptes où s'enfoncent les rivières. Analogue à la *Scala* de Santa Régina, par où le Golo sort du Niolo, l'*Inzecca* présente, en aval de Ghisonaccia, une coupure terrifiante et sublime : à coup sûr, il est peu de paysages plus grandioses. Et là-bas vers l'ouest se dresse la chaîne du Fiumorbo, dentelée et neigeuse.

Pourtant des cols échancrent cette muraille qui traduit aux yeux les moins avertis une limite géologique aussi bien que topographique, et les vallées supérieures sont bien près de se rejoindre. Le Fiumorbo communique avec le Prunelli par le col d'Astra, qui s'ouvre à 1.800 mètres au pied de ce puissant massif de granulite protogénique qu'est le Renoso. Plus au sud, le col de Verde commande, à 1.345 mètres, les relations avec le Taravo. Quant au Travo, il communique avec le Taravo par le col de Bianca (1.535), avec le Rizzanèse par le col d'Asinao (1.632) sous l'incudine, sans parler du splendide col de Bavella (1.211) qui s'ouvre entre les précipices de la pointe de Pargola et la Calanca Aurata. Routes splendides, qu'aucun touriste ne peut parcourir sans en garder l'émerveillement et que dominent les sommets glacés du Renoso (2.357) et de l'Incudine qui forme avec le San Pedrone un des plus admirables belvédères de la Corse : du haut de ses 2.136 mètres, la vue s'étend sur une grande partie de la Corse occidentale et une partie de la région orientale.

Tel est le Fiumorbo, qui descend de la montagne à la plaine. Les aspects sauvages et grandioses dominent ici, et la sublime horreur chère aux romantiques. Mais une réputation fâcheuse s'attache à cette région que les touristes ont longtemps dédaignée à cause des fièvres de la plaine et des bandits de la montagne.

2. — Des anecdotes relatives au banditisme forment, en effet, le plus clair des connaissances courantes sur l'histoire de Fiumorbo. Au vrai, cette région, qui ne porte point de villes essentielles, n'a pas joué à travers les siècles un rôle de premier plan, mais elle a toujours été un des réduits les plus farouches de l'indépendance corse.

Une voie romaine la traversait sans doute, celle que mentionne l'itinéraire d'Antonin et qui unissait *Marjaja* et *Palae* en passant par *Aléria*, *Praesidium* et *Portus Favonii*. Mais les historiens ne sont pas d'accord sur l'identification de ces lieux. Quelques-uns ont rejeté *Palae* sur la côte occidentale et placé au cours du Fiumorbo — le *sacer amnis* de Ptolémée — la limite entre les possessions romaines et la Corse indépendante : la route remonterait alors vers le haut Taravo par le col de Verde. En tout cas, il semble bien que *Portus Favonii* est Favone au sud de la Solenzara, et que la voie romaine longeait toute la côte pour se relier, par delà Bonifacio, à la route de la Sardaigne. D'autre part, il est certain que les Romains ont connu la source de Pietrapola — la plus chaude de Corse ; — ils y avaient construit des thermes, dont les ruines subsistent encore.

La haute vallée nous offre des noms caractéristiques du moyen-âge : *Castellone*, *il castello*, et l'on évoque les repaires des seigneurs féodaux qui se refusaient à reconnaître aucune suzeraineté. Epoque de lutte héroïques et d'anarchie politique dont Piétro Cirneo nous aide à restituer les épisodes les plus remarquables : il nous décrit les querelles de Ciacaldi de Prunelli et de Ludovico de Luco qui ensanglantèrent les rives de Fiumorbo.

(à suivre)

Louis VILLAT

SOUVENIRS DE CORSE

« LA TRÈS BELLE »

D'autres ont dit les ressources naturelles de la Corse, sa richesse en roches précieuses, ses granits et ses porphyres, ses jaspes et agates, ses albâtres et marbres éblouissants et sa flore étonnante, ses labiées chargées d'arômes et ses délicates caryophyllées, ses plantes orientales et montagnardes, toute la gamme, du palmier au sapin ; d'autres ont montré ce que les cent cinquante mille hectares de la côte orientale, limon fertile, une fois assainis et cultivés avec méthode, pourraient porter de moissons, seigle, orge et blé, fruits et vin, coton, tabac, canne à sucre même, comme une petite Ceylan ; et d'autres ont célébré les eaux thermales, les fontaines de santé et de jeunesse qui sourdent partout dans l'île, si variées, si actives, toutes bienfaisantes. Et beaucoup ont eu la vision d'une Corse renouvelée, pleinement développée, éveillée à la vie économique du siècle, avec des ports encombrés de navires et des chemins de fer grondant de trains.

Plus heureuse ? Peut-être. Leur rêve est légitime et en partie réalisable. Pourtant, si je peux concevoir l'île ployant sous le poids des récoltes et les grands bateaux à l'ancre dans ses havres, je ne la vois pas hérissée de cheminées d'usine : cela est impossible, et cela n'est pas désirable.

Dans mes songes, la Corse serait le pays du jeu, un jardin de plaisir, un parc de repos. On a dit : une Suisse, et on a corrigé : méditerranéenne. Je veux bien, mais alors une Suisse qui ne serait pas la Suisse, qui aurait l'éclat du ciel du midi, l'enchantement partout présent de la mer, une retraite libre, vierge et sauvage, où l'on oublierait le monde et sa civilisation — un coin d'antiquité ressuscité, un canton de Grèce ou de Bible, qui rappellerait à l'homme ses pastorales origines et combien, sous le simple soleil de Dieu, il lui faut peu de chose pour vivre heureux. Ce serait même mieux que la Grèce, exquise pourtant et parure de la terre antique, — grâce aux forêts profondes, qui vêtent comme d'un chaste manteau la nudité trop animale de la roche et de la gemme. Tous les gens que fatigue le tumulte des villes viendraient y vivre uniment, y faire une cure de recueillement et de silence. Des casinos ? Pourquoi faire ? La roulette, les courses ? A quoi bon ? Des palaces ? Inutiles. Tout simplement de bons petits hôtels, presque des auberges, avec l'excellente nourriture qu'on y trouve déjà, et quelques confort indispensables qu'on n'y rencontre pas toujours. Et surtout, la Corse, avec son hospitalité qui se donne et qui n'est pas à vendre, la Corse tout bonnement, solarium et champ de récréation pour le corps, les yeux, la pensée, l'âme. Alors, une paresseuse Capoue ? Bien au contraire. Un stade immense, illuminé et sain, propice au jeu normal des muscles et du cerveau, gymnase de la Nature comme ceux des anciens Hellènes, où l'homme athlète, au souffle de la brise marine et sous le soleil fécond, vivrait, penserait, s'épanouirait comme une fleur.

La Corse me semble une villégiature parfaite, parce qu'on y est libre. Le jeu, en effet, s'accommode mal des restrictions et des conventions. Prenez la chasse, par exemple. Pas, ou presque pas, de terrains gardés. Aucune de ces réglementations multiples qui, ailleurs, embarrassent si cruellement le sportsman. L'île est le Paradis de ceux qui goûtent la chasse rustique, débarrassée de toutes tromperies accessoires, et qui sentent se réveiller dans leur sang, à la poursuite des bêtes, les instincts de l'homme primitif. A cet exercice-là, l'atavisme remonte. On se figure, et c'est parfois vrai à la lettre, qu'on n'aura pour déjeuner que la proie poursuivie. Le fusil prêt, les chiens alertes, des munitions plein la ceinture et la carnassière grande ouverte, vous cheminez, l'œil prompt et hardi, ou vous attendez, rusé, patiemment féroce et calculateur, dans la liberté absolue des anciens jours, par la terre pucelle encore et sous le soleil fier ; à vous

le sol vierge de clôtures, le vent vagabond, les bois clairs ou sombres, les rocs hostiles, le gibier, s'il veut bien ; à vous les cerfs de Ghisonaccia, faisans, lièvres et sangliers, les moutons des pics dentus et les oiseaux ; ceux du pays, merles et perdrix gavés de raisins et de myrtes, et ceux qui passent, courlis, pluviers, râles et bécassines cachées dans les aulnes, grèbes, oies et canards sauvages ; à vous toute la gent ailée que le guide fait lever et rabat, à Casabianda, plus loin que Biguglia, sur les roseaux des marais ; vous remuez-là des boues préhistoriques ; ce gâchis de plantes, empesté l'été, date du déluge : toute la vie y fourmille, si vous voulez vous y enfoncer jusqu'à la poitrine, jusqu'au menton même, elle est à vous, tout comme les heures d'attente, — perchés aux branches des arbres en surplomb, ou dissimulés bottés dans les herbes —, et comme aussi la joie animale de la prise, l'assouvissement sauvage de la bête de proie.

Au reste, qui dit chasse en Corse dit camping, grand'haltes et bivouacs, retour au coucher des ancêtres, sous la tente rude ou à la belle étoile. Certes, le réseau des routes insulaires est admirable, et les automobilistes enthousiasmés les comparent aux meilleures du continent. C'est un jeu, sur une 50 HP, que d'abattre son millier de kilomètres le long de ces pistes merveilleuses, supérieurement conçues, s'élevant par des rampes très douces à des altitudes très considérables, — un jeu qui s'agrémente, sur la plupart des itinéraires, (mais je pense ici surtout à la route de la côte occidentale), d'un brin de danger et c'est un exercice continu de sang-froid que ce maniement incessant des freins, ces perpétuels changements de vitesse. Mais, pour chasser, il faut laisser là cycle et auto. En pleine brousse, il faut camper.

Et alors ce sont des expéditions charmantes si l'on veut, par exemple, aux environs de Sarlène, gros bourg mélancolique et délaissé, ville d'enfer aux rues escarpées et noires, aux toitures étranges, — qu'on vienne de la mer par Valinco ou Porto-Vecchio —, battre ce vieux pays sarra-sin, si passionnément frénétique, mais si charitablement hospitalier. Ces tristes montagnes, incultes et grises, il faut les surmonter et s'y établir, après avoir poursuivi la bécasse et la caille à Santa Lucia di Tallano, si l'on veut, à la sauvage, à l'indienne, par les accidents du maquis arborescent, talonner, par delà Levie et Serra di Scopamène, les sangliers dans la forêt de Cipro, le mouton dans celle d'Aracali, le cerf aux fourrés de Bavella et sur la montagne d'Asinao. C'est dans ces cantons déserts et silencieux que s'allonge mainte vallée transversale et reclus, arrosée de rivières, où le voyageur, en des sites romanesques, peut dresser sa tente ou coucher en plein air, bien enroulé de couvertures. Libre de tout souci, le sac au flanc et le fusil à la bretelle, rien ne l'empêche d'ailer et venir, au gré de sa fantaisie, seul pendant des jours, de giter aux bergeries de la Marinasque, à deux pas des plaques de neige de l'Incudine, pour voir se lever le soleil, et de suivre à la fois le gibier et le rêve, comme dans un monde qui ne serait à personne, à Zonza, aux immenses rochers du Pargolo sombre, à la scie de Bavella, aux bois d'Ospedale d'où l'on voit la Sardaigne, à Zicavo par la forêt de Coscione, ou bien au défilé de l'Inzecca, pour le Kyrie et Christe Eleison. Camper, il le faut encore, mais c'est plus dur si, parti de Corte, l'ancienne capitale berbère, l'acropole de Paoli et de Gaffori, vous vous attaquez aux monts revêches où crient les faucons ; on loge aux cavernes de bergers qui bordent la Restonica, dans la brume, dans la pluie fine qui tombe, tombe, à la lueur des éclairs blafards ; on se rafraîchit aux eaux de la rivière, légères comme de l'éther. Le beau merle gris des montagnes, aux ailes rouges, noires et blanches, hante ces lieux, avec les renards rablés, ennemis des agneaux, et les moutons qui montent aux cimes à mesure que la neige fond, la suivent dans ces retraites d'été, y couchent et y font leurs berceaux.

(à suivre)

Paul CHAUVET



Causerie

En ajoutant à notre cinquième année une nouvelle partie touristique (sans augmentation de prix !) nous y avons apporté une amélioration appréciable par la suppression des pages à deux colonnes remplacées par une composition plus lisible et s'alliant plus harmonieusement à l'ensemble de la livraison.

Comme dans toutes les publications analogues, certains articles de la *Corse Moderne* n'ayant pu tenir dans le dernier numéro étaient destinés aux suivants. Afin de ne pas les recomposer à nouveau, nous les ferons paraître à cette place destinée à la *Bibliographie de la Presse corse*. La dix-huitième page de cette nomenclature complètement inédite sera donc encore ajournée.

Cette disposition sera d'ailleurs très profitable au lecteur par l'allongement du texte.

A cette occasion nous réitérons le conseil, à ceux de nos abonnés qui font relier la *Revue*, d'y maintenir les couvertures qui contiennent le sommaire de chaque livraison, souvent des articles à conserver et sont exemptes d'annonces étrangères à l'objet de la publication.

C'est ainsi que les bibliophiles conservent les couvertures des livres qu'ils font relier afin que l'ouvrage reste présenté dans toute son intégralité.

Les reliures de la Revue

Nombreux sont ceux de nos abonnés qui désirent conserver dans leur bibliothèque les années de la *Revue*; et ils ont raison car sa valeur augmentera quand elle aura cessé de paraître.

La première idée est naturellement celle d'une reliure, mais outre que le prix en est aujourd'hui fort élevé, beaucoup de villes ne possèdent pas de relieur.

Pour remédier à ces inconvénients, nous avons étudié un emboîtage formant reliure, spécialement établi pour nos six livraisons annuelles, avec, au dos, les titres en dorure comme pour les volumes de bibliothèque.

Malgré les soins apportés à la fabrication, pour obtenir la solidité, son prix a pu être très réduit : 3 fr. 50 pour une seule reliure, 6 fr. pour deux, plus port et recommandation facultative. Cette reliure-mobile est très pratique non seulement pour les années écoulées, mais pour celle en cours.

QUESTIONS CORSES

40. — Le drame en cinq actes « Les bandits Corses » a-t-il jamais été joué ?

Je lis cette note dans un n° du *Petit Bastiais* de 1896. « M. Abel Babet vient de recevoir un drame en cinq actes : *Les bandits Corses* de M. Constantin de Vidau. Cette pièce mise aussitôt en répétition sera jouée à la fin de Septembre au théâtre de Bouffes du Nord ». Or, à cette époque, je n'ai vu aucune affiche de la représentation annoncée. Je viens donc m'adresser aux « chercheurs et curieux » de la *Revue de la Corse* pour leur demander si le drame de M. C. de Vidau a bien vu le feu de la rampe et s'il a été publié en librairie. On m'obligerait en ce cas en voulant bien indiquer l'éditeur, le livre et la date. un « Ami de la Revue ».

41. — Quelle est l'origine de l'ancien fort appelé *Castellaraccio* ?

Sur une éminence, à quelques centaines de mètres de Moriccio, existent les ruines d'un ancien fort que les habitants d'Argiusta, de Moca-Croce, d'Olivèse, de Forciolo, villages voisins, dénomment « *Castellaraccio* ».

Quel est l'origine de ce nom ? Néserait-ce pas une altération de *Castello Arabo* ou château des Arabes ? **ERRORI.**

Réponses

Le « *Corsica* » de Ch. Guérin a-t-il été publié ? (Q. N° 33)

Je crois pouvoir répondre à « Un abonné bibliophile » que l'appréciation publiée sur « *Corsica* » l'a été après lecture du manuscrit dont l'impression est restée à l'état de projet. Mais il paraît que l'une des légendes dont il se composait : *Rolla*, ou la Corse au II^e siècle, a paru en librairie. Pourrait-on se procurer cette brochure ?

UN ABONNÉ DE LA 1^{re} ANNÉE

NOTA. — Nous ne possédons pas l'ouvrage ci-dessus mais notre catalogue renferme, de Ch. Guérin, ancien directeur de l'observatoire météorologique d'Ajaccio, une brochure ayant paru dans l'Europe illustrée : *Ajaccio station d'hiver*, avec 11 illustrations de Davinet et deux cartes, prix : 3, fr. 50 (Le golfe, la ville, Histoire, Climatologie, promenades, excursions, station thermale, résidences d'été, etc.). Malgré sa date ancienne cette brochure soigneusement éditée contient de très utiles renseignements.

J'aime du matin....

J'aime du matin
 La fraîche rosée,
 Et l'onde irisée
 D'un lac cristallin.
 J'aime les étoiles
 Et leur éclat pur,
 Brillant dans l'azur
 De nos nuits sans voiles.
 J'aime du bois sombre
 Les arbres géants ;
 J'aime voir aux champs
 Des troupeaux sans nombre.
 J'aime la vallée
 Qu'embaument les fleurs,
 Et les chants moqueurs
 Au fond de l'allée.
 Mais mon cœur pourtant
 Préfère — ô folie ! —
 Tes yeux pleins de vie,
 Ton front rayonnant,
 Ton âme si pure,
 Foyer de bonté,
 Ta fraîche beauté,
 Ton cœur où murmure
 Un hymne d'amour.
 A tout je préfère
 Ton sourire, ma chère,
 Plus beau qu'un beau jour.

L. LUCCIARDI.

A nos abonnés

Ceux de nos anciens abonnés pouvant disposer des N^{os} 2 et 7 de la *Revue*, qui nous manquent ou de l'un des deux seulement, nous obligeraient, en nous en faisant l'envoi. Nous sommes disposés à les payer plus que leur valeur ou à les échanger très avantageusement.

Trois Revues en une seule.

Les lecteurs de la *Revue de la Corse* sont abonnés à une seule publication et en reçoivent trois :

- 1^o. — La Corse historique et littéraire.
- 2^o. — La Corse moderne et économique.
- 3^o. — La Corse pittoresque et touristique.

Bien qu'ayant même direction et même couverture, ces trois *Revues* ont une pagination spéciale et sont entièrement distinctes : la variété dans l'unité !

A NOS AMIS. — Il ne suffit pas de reconnaître l'utilité de la *Revue*, il faut l'aider à vivre en lui recrutant de nouveaux abonnés.

L'ANNU CORSU

Almanaccu litterariu illustratu

Antologia Regionalista

Directeurs :

P. ARRIGHI et A. BONIFACIO1924 — 2^{me} année

21 Collaborateurs — 100 articles

300 pages — 20 gravures

Prix : 3 fr.; franco, 3.75; recom, 4 fr.

La CORSICA de Novellini

La plus belle allégorie de la Corse, format 80×60, valeur 30 francs, prix 15 fr. franco en un tube 17 fr. 50, recommandé 18 fr. (exceptionnel).

OCCASIONS**TROIS OUVRAGES sur la CORSE**

Un Tour en Corse par BOISARD, 21 photos, 5 pl. en coul. gr. luxe. 4.50

Une Villégiature à Piana, par le Dr DESBROSSES, 20 phot. gr. luxe. 4.50

La Misère de la Corse, par B. V. Ancien préfet, in-4° avec notes marginales. (GRAND FORMAT)..... 3 »

Réduction pour les 3 réunis en un seul paquet, franco 10 fr. avec recommandation : 10 fr. 50.

Deux bons romans Corses

Editions populaires d'avant-guerre

LA VIERGE DES MAKIS

par Philippe TONELLI.

LE ROI DE LA MONTAGNE

par Jérôme MONTI.

Ces célèbres romans, édités en petit format avec couverture illustrée et 4 gravures pleine page à chacun, ont eu le plus grand succès.

Les deux ensemble franco : 2 fr., avec recommandation : 2 fr. 50.

Le Catalogue d'ouvrages sur la Corse

Attendu depuis longtemps, est enfin paru et forme une brochure sous couverture contenant 22 colonnes de notices bibliographiques.

Il sera adressé gracieusement et franco à tous les abonnés de la cinquième année qui nous en feront la demande.